

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Comprend des textes en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

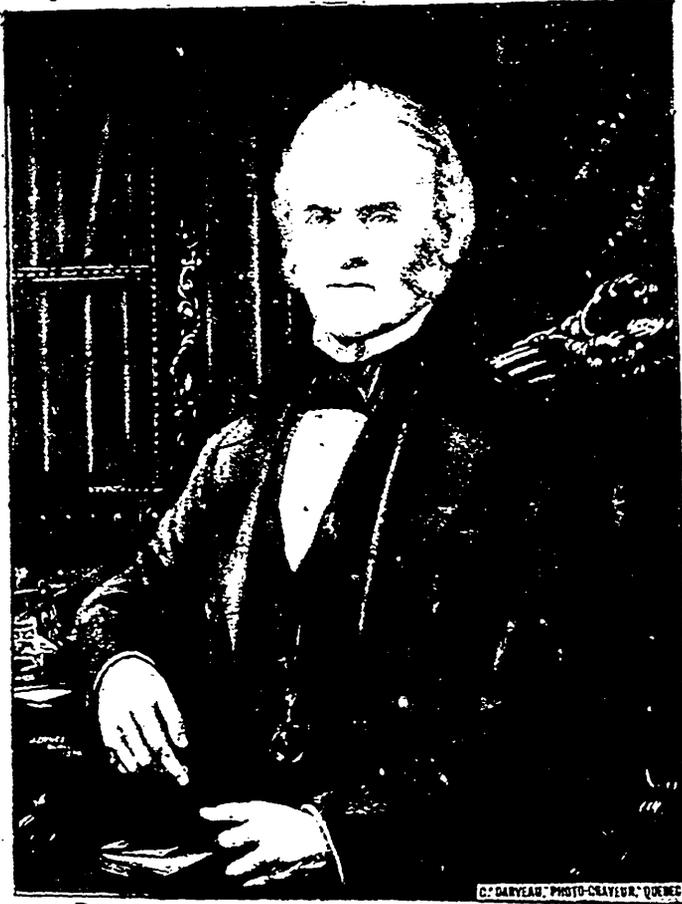
10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Enseignement Primaire

Revue illustrée de l'École et de la Famille

C.-J. MAGNAN

Rédacteur-en-chef



JEAN-BAPTISTE MEILLEUR

Né en 1796, reçu médecin en 1825, député à l'Assemblée législative en 1834-38. M. Meilleur fut le premier Surintendant de l'éducation du Bas-Canada (1845-56). Il travailla activement et efficacement à organiser des écoles primaires dans nos campagnes. M. Meilleur peut être regardé à juste titre comme le véritable pionnier de l'instruction publique chez nous. Chrétien fervent, patriote convaincu, il contribua pas peu, avec le concours désintéressé de Lafontaine et de Morin, à transformer le système neutre de 1841 en un système absolument confessionnel. M. Meilleur, qui fut l'un des fondateurs du collège de l'Assomption, est mort en 1878.

PÉDAGOGIE

LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE

Le premier devoir d'un instituteur est de veiller sur sa conduite en classe, de *s'observer*, afin d'être toujours maître de ses actions et de ses paroles.

L'action réciproque du maître sur les enfants et des enfants sur le maître, voilà, en résumé, toute l'économie de l'école primaire.

De là, la nécessité pour l'éducateur d'avoir une grande autorité sur lui-même s'il veut en avoir sur ses élèves. Les enfants craindront et respecteront un maître " qui ne dit et ne fait que ce qu'il veut ", ils aimeront à obéir à celui ou celle dont les paroles et les actions " auront le cachet d'une raison éclairée et d'une justice aussi bienveillante qu'intègre."

Le bon Rollin dit quelque part dans son *Traité des études* : " L'éducation est une maîtresse douce et insinuante, ennemie de la violence et de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de persuasion, qui s'applique à faire goûter ses instructions en parlant toujours raison et vérité." Ce qui précède est bien vrai. Néanmoins, dans la pratique, tout en n'agissant que " par voie de persuasion ", il faut pourtant *gouverner* le petit peuple remuant qui se presse dans la classe, sinon l'anarchie règnera bientôt en maîtresse chez la gent écolière.

Si l'instituteur ou l'institutrice n'a pas cette volonté ferme qu'il doit en premier lieu exercer sur lui-même, il lui sera bien difficile, pour ne pas dire impossible, de *conduire* ses élèves, " d'être maître de sa classe."

La meilleure discipline est celle qui tient compte des défauts des enfants, des parents et des maîtres, et qui cherche à les éviter ou à les corriger. Pour cela, faire souvent appel à la *raison* des enfants, s'adresser à leur *cœur*, user à propos de *l'émulation*, sans en abuser, ne pas trop attendre ni trop exiger des enfants, ne pas réprimander, menacer et prohiber sans cesse, quitte à ne mettre à exécution que le quart des ordres donnés sans réflexion, enfin cultiver chez l'enfant l'individualité, l'esprit d'initiative et les sentiments d'honneur, de franchise et d'honnêteté, encore si vivaces à cet âge.

Il y a de ces instituteurs et de ces institutrices qui peuvent être comparés à cet arlequin qui paraissait sur la scène avec une liasse de papiers sous chaque bras et qui répondait à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait sous le bras droit. " Des ordres "; et à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait sous le bras gauche : " Des contre-ordres."

Quand un ordre a été donné après réflexion, maintenons-le. " De toutes les fautes que l'on peut commettre en éducation, la pire est l'inconséquence..., mieux vaudrait une forme barbare de gouvernement, appliquée avec suite

qu'une forme plus humaine appliquée avec indécision et légèreté." Cette réflexion que j'ai lue quelque part est frappante de vérité.

Qui pourra jamais évaluer le nombre de ceux qui ont été lancés dans la mauvaise voie, pour avoir reçu dans leur jeune âge une direction disciplinaire absolument fausse, subi une autorité capricieuse, revêchée, cassante et souvent injuste?—Il n'est pas rare de rencontrer dans le monde des hommes intelligents qui n'ont pu encore pardonner à leurs maîtres d'autrefois certaines punitions imposées gauchement dans un moment de mauvaise humeur. Les éducateurs doivent toujours agir avec tact, prudence, énergie et justice. Les conséquences d'une mauvaise discipline sont de la plus haute gravité.

Voilà pourquoi le maître ne doit pas se contenter de s'observer lui-même : il doit aussi observer ses élèves afin de bien connaître leur caractère. De cette façon, il les traitera chacun avec discernement.

Les enfants observent vite et sûrement. Aussi, ils prendront de bonne heure l'habitude de respecter ce qui est digne de l'être et de travailler avec ordre et méthode. Et quand maître et élève sont ce qu'ils doivent être, comme la discipline est facile. L'école devient un asile de paix, de travail et de bonheur. L'instituteur y punit peu ou point, et les enfants, ainsi gouvernés, conservent toute la journée leur belle humeur du matin. Le maître lui-même, heureux de la franche gaieté de ses élèves, accomplira sa rude tâche avec entrain et satisfaction.

A ce propos, que l'on me permette de citer une anecdote que je tiens d'un témoin authentique :

C'était par une belle journée fin de septembre. Le calme et le bon ordre régnaient dans la classe. Pendant que le maître donnait une leçon de français aux élèves du cours supérieur, ceux des cours moyen et élémentaire faisaient un devoir supplémentaire, expliqué préalablement. Le texte qui servait de thème à la leçon se rapportait à la victoire de Ste-Foye, récit emprunté à l'historien Garneau. Le patriotisme des jeunes auditeurs se dilatait avec mesure sous la chaude parole du professeur. Ce dernier, pour calmer les ardeurs de ses petits amis et les empêcher de verser dans le chauvinisme, leur rappela qu'un monument est élevé sur les hauteurs du vieux Québec à la mémoire commune de Montcalm et de Wolf, et il traduisit aux élèves la sublime inscription : *Mortem communem*. Les jeunes gens comprirent que désormais les deux races qui se partagent le Canada doivent vivre côte à côte, en termes amicaux, avec une entente de bon ton, sans se fusionner toutefois. A l'autre bout de la classe, les petits, voyant que l'on s'amusait si bien chez les grands, voulurent eux aussi se payer le luxe d'une récréation de contrebande. Et le babillage de commencer, avec prudence d'abord, puis la dissipation devint générale. Le maître, au lieu de s'exciter, de s'impatienter, de crier, de frapper son pupitre, de distribuer une taloche par ici et un pensum par là, se dirigea tranquillement vers le lieu indiscipliné. Et, de sa main droite il indiqua

lentement la vieille pendule, tandis que de la gauche il imposa noblement le silence.

Tous les petits yeux se dirigèrent vers l'endroit indiqué. Au milieu du calme profond, seul le *tic tac, tic tac* de l'horloge se faisait entendre. Lorsque le maître se retourna vers l'auditoire, un charmant sourire errait sur toutes les lèvres. Puis il porta ses regards dans la direction du crucifix, le vénéré crucifix de cuivre que plusieurs dizaines de générations d'écoliers avaient appris à aimer, à prier et à respecter. La vue de la croix fit une impression salutaire sur toutes ces jeunes âmes, impression qui se traduisit par une attitude d'une admirable dignité. La main du maître énuméra encore les belles images du catéchisme accrochées aux murs, les brillants tableaux d'histoire-sainte et les cartes géographiques aux vives couleurs. A ce moment, les rayons du soleil inondaient les fenêtres. Pendant quelques secondes, les chers enfants prirent plaisir à regarder valser les poussières noyées dans de larges bandes de lumière. Le professeur, résumant dans un geste éloquent et suggestif la leçon muette qu'il venait de donner, dit aux élèves : *N'est-ce pas, petits amis, que nous sommes heureux à l'école ?*—

“ Oh ! Oui, monsieur ”, répondirent les soixante voix de la classe.

Sur un signe du maître, chacun se remit au travail et la classe se termina au milieu du silence le plus parfait. La scène que nous venons de rapporter avait duré juste cinq minutes.

A midi, la prière de fin de classe se fit avec plus de ferveur que jamais. Au moment où les élèves sortaient de l'école, l'Angelus sonnait à toute volée au clocher de la paroisse. Ils s'éloignèrent avec ordre, contents de retourner au foyer paternel, mais aussi tout fiers d'avoir à revenir en classe après le dîner.

Le maître, lui, jouissait du bonheur et de la bonne tenue de ses administrés. Il comprit combien tout ce petit monde lui était librement soumis, et se rendit compte de l'influence intellectuelle et morale qu'il exerçait dans sa classe.

C'était le triomphe de l'artiste.

C - J. MAGNAN.

MOYEN DE FORMER L'HOMME

Rien de plus doux, mais aussi rien de plus décevant qu'une illusion. Les voyageurs des déserts en savent quelque chose. Un trop grand nombre de titulaires de l'enseignement sont victimes du *mirage*. Ils veulent élever et ils ne font que *dresser*. La vie humaine n'est pourtant pas un cirque. Je comprends qu'à un moment donné, on *souffle* des élèves. On veut impressionner des visiteurs qui sont peu au courant des affaires d'école ; ils seront étonnés de voir de jeunes enfants courir d'un comptoir à l'autre, transiger les affaires, donner et changer des chèques, etc., avec toute l'habileté et la sûreté

de commis de banque. "Quel tour de force !" diront nos hôtes du moment. "C'est une maison supérieure !" Cependant trois jours d'exercice suffisent à ces *petits prodiges* pour apprendre leur leçon. Ils ont été dressés pour éblouir leurs naïfs admirateurs. C'est un succès d'occasion. Plaise à Dieu que ces enfants, devenus hommes, n'emploient pas de ces tours de passe pour escamoter une élection ! Quelle que soit votre opinion sur ces tournois scolaires, vous ne pouvez en faire l'objet de vos efforts quotidiens sans préjudice de la société. Je le répète en variant la formule : on *dresse* un perroquet, mais on *élève* un enfant.

L'instituteur ne crée pas la science chez l'enfant, pas plus que la *bonne*, chargée de soutenir et de guider les premiers pas de votre bébé, ne crée la force locomotrice. Il stimule, soutient et dirige l'élève. C'est un auxiliaire et voilà tout. "Celui qui enseigne," dit saint Thomas, "ne produit la science dans un autre qu'indirectement, *en favorisant le développement de sa raison naturelle.*"

Dans l'article du mois dernier, nous avons indiqué la *fin* du cours primaire ; le docteur angélique fixe ici le *moyen* que tout éducateur doit prendre s'il veut arriver au but. Les cours de théologie, les problèmes ardu des hautes mathématiques n'échappent pas à cette règle, à plus forte raison, les leçons de la petite école. L'instituteur n'est pas le statuaire qui d'un bloc inerte fait jaillir la vie. C'est "le médecin qui ramène son malade à la santé en lui administrant des remèdes. Les médicaments aident la nature à se débarrasser du mal dont elle souffre (1)." Il ne transmet pas sa science, il n'infuse pas des idées, il éveille la conscience de son disciple qui, rappelé à la considération de principes connus, saisit des conclusions qui y sont renfermées.

Platon cite l'exemple d'un enfant qui, sans avoir jamais rien appris, étant interrogé par ordre et peu à peu, répondait incontinent et à propos même sur des problèmes difficiles. Il amène ce fait à l'appui de son système des *idées innées*. *Un homme d'école* aurait admiré la compétence de l'interrogateur, et il eût été dans le vrai. Vous avez visité un bazar.—Enchanté, dites-vous au propriétaire.—Vous êtes bien aimable, reprend ce dernier. Que dites-vous du tableau qui est installé à l'angle droit du nord de la salle ?—Mais pour être franc. . . ., voulez-vous me permettre. . . ? Le visiteur peut retourner seul voir le tableau. . . L'enfant retourne aux principes *avec son maître*, voilà la différence, pour y constater les conclusions qu'ils contiennent. Le bébé requiert la main de la bonne pour faire ses premiers pas. Celle-ci aurait beau faire des centaines de lieues pour l'enfant, que ce dernier n'apprendrait pas à marcher. Ainsi de l'instituteur.

De ces données il est facile de conclure que, pour être un auxiliaire efficace, le maître doit connaître la nature et le jeu des facultés dont il pro-

(1) Saint Thomas.

meut l'exercice et le développement. Si non, il est un vulgaire praticien exposé à jouer le rôle de la *mouche du coche* :

“ Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine”.

Si encore les bambins jouissaient ! Ils auront si peu de joies sans mélange, une fois en pleine mer ! mais souvent ils ne sont pas en meilleur état que les chevaux du bon La Fontaine :

“ L'attelage suait, soufflait, était rendu. ”

Donc, pour l'instituteur intelligent, la question la plus importante, après celle de la fin de l'école primaire, est certainement celle-ci : “ Qu'est-ce que l'homme ? ” Elle détermine son mode d'action. Que la solution en soit nette, vraie, précise, et le maître comprendra quel aide cet enfant—aux yeux encore humides des larmes qu'il a versées en franchissant le seuil paternel—requiert de sa sollicitude. Ce n'est pas, c'est évident, le bloc inerte d'où l'artiste fait jaillir la beauté et la vie. Ce n'est pas l'animal simplement sensible dont la source unique d'activité se trouve dans les nerfs et les muscles. Malheureusement, ce n'est pas non plus l'ange qui voit la vérité par intuition, qui comprend de suite les raisons cachées des choses. L'enfant est un *homme* qui demande à être développé suivant la complexité de sa nature. Il y a trois vies en lui ; la première lui est commune avec la plante, la seconde se trouve aussi chez l'animal sans raison, la troisième le rapproche de l'ange. L'instituteur a conséquemment une triple éducation à promouvoir concurremment : L'éducation physique, intellectuelle et morale. Donc, son premier engin scolaire devrait être un tableau des facultés qu'il est appelé à développer, des moyens généraux de formation et des opérations qui relèvent exclusivement de l'intelligence, notre faculté maîtresse. Je prends la liberté de publier celui dont nous nous servons à l'École normale Laval. Il sera peut-être de quelque utilité pour les maîtres et indiquera aux hommes instruits, qui ne sont pas *du métier*, le champ clos de cette série d'articles que je recommande à la bienveillance du public.

Ce tableau montre que l'homme *vit* comme la plante, *sent* comme la bête et *comprend* comme l'ange. Evidemment, les facultés inférieures sont subordonnées aux puissances supérieures et la culture en est importante à raison des services qu'elles rendent à ces dernières. Bien insensé serait celui qui la négligerait sous prétexte d'infériorité, car les opérations de l'intellect et de la volonté dépendent du travail des facultés sensitives : “ Rien n'arrive à l'intellect avant d'avoir passé par les sens (1). ” Plus insensé encore celui qui cultiverait le corps au détriment de l'esprit. Il substituerait le serviteur au lieu et place de son maître.

(1) Saint Thomas.

TABEAU DES FACULTÉS

<p>L'HOMME</p> <p>ÉDUCATION MORALE (le bien et le beau). "Tête sans cœur fait le malheur des autres.</p> <p>ÉDUCATION INTELLECTUELLE (le vrai). Cœur sans tête fait son propre malheur.</p>	<p>Volonté (cœur). Religion, vertu (vice), relations sociales, honneur, etc. Raisonnement. Acquisition des idées.</p> <p>Intellect (tête). Mémoire intellectuelle. Notions de l'immatériel, de l'universel, de l'abstrait. Jugement. Conscience. Opérations. Simple appréhension.</p>
<p>LA BÊTE</p> <p>ÉDUCATION DES SENS. Rien n'arrive à l'intellect, qui n'ait passé par les sens.</p> <p>Appétit sensitif (éducation restrictive). Mémoire sensitive. Estimative. Imaginative. Sens commun. Connaissance des choses matérielles, du singulier, du concret.</p> <p>Sens. Internes. { Tact. Odorat (éd. restrictive). Goût (idem) Oûie. Vue. } Externes. { } Locomotrice..... Gymnastique.</p>	<p>LA PLANTÉ</p> <p>ENTRETIEN DE LA VIE. Il y a cinq degrés de vie : la plante, la brute, l'homme, l'ange, Dieu.</p> <p>Augmentatrice. Nutritive. Air (530-700 pds), nourriture, sommeil, vêtement, jeux, propreté, exercice, travail manuel, etc.</p>

De plus, l'instituteur ne doit pas oublier que l'enfant, qui fréquente son école, n'est pas dans une condition naturelle. En recevant le bienfait de la foi, il a été élevé à une condition surnaturelle. C'est un catholique qui lui demande une formation appropriée à sa dignité. Toute autre culture le ferait déchoir au lieu de l'élever. Voilà pourquoi l'atmosphère de l'école doit être non seulement scientifique et littéraire, mais encore, mais surtout chrétienne. Dans notre pays, le fils du plus humble artisan peut aspirer aux plus hautes dignités. Arrivé au faite des honneurs, ce personnage doit de l'aveu de tous donner à sa famille une éducation proportionnée à son rang. Il ne peut en être autrement du chrétien. Il doit donner ou faire donner une éducation chrétienne à ses enfants.

Le sol et l'atmosphère, où elle croît, donnent à la fleur son prix. On n'attend pas l'éclosion de la rose pour lui distiller la couleur et le parfum ; on ne la transpose pas, non plus, dans différents parterres pour lui faire puiser isolément ses vertus. Le coin de terre, où elle naît et grandit, doit renfermer tous les sucs nécessaires à sa nutrition, sa croissance et son épanouissement. *Ainsi de l'école pour l'enfant.*

TH.-G. ROULEAU, ptre.

LE DESSIN A L'ÉCOLE PRIMAIRE

“ Réorganisons-le.”

EN VAUT-IL LA PEINE ?

Quelques opinions entre mille :

“ Le dessin est le complément indispensable de l'instruction.”

(C. SAUVAGEOT).

“ C'est une puissance au point de vue de l'éducation intellectuelle, une puissance au point de vue de l'éducation esthétique si voisine de l'éducation morale, une puissance au point de vue de la vie pratique.”

(J. GERMAIN).

“ C'est un instrument universel qui peut prêter son secours à tous les états de la société et à toutes les circonstances de la vie.”

(BRUNEL DE VARENNES).

“ S'il ne contribue pas autant que la lecture et l'écriture à élever le moral des nations, il est peut-être plus utile à la prospérité de leur industrie et au bien-être de chacun dans la profession qu'il exerce.”

(FRANCEUR).

“ L’enseignement du dessin est la base de l’éducation artistique des peuples, et cette éducation artistique est elle-même une des conditions de leur prospérité industrielle.”

(E. GUILLAUME).

“ C’est presque un lieu commun aujourd’hui de dire que le dessin mérite éminemment de faire partie de l’éducation générale, à tous les degrés, et spécialement de l’enseignement populaire.”

(RENDU).

Un fait concluant :

Tous les peuples civilisés, sans exception, enseignent aujourd’hui le dessin dans leurs écoles. Non, comme autrefois, à titre facultatif, *mais au même titre que la lecture et l’écriture.*

Et loin de diminuer, ce mouvement universel va toujours croissant : les heures consacrées à cette étude se font de plus en plus longues, les programmes se perfectionnent constamment, on ne recule, nulle part, devant aucune dépense, on ne néglige aucun moyen pour assurer à tous “ *cette partie de la légitime éducation que toute société moderne doit à ses enfants, quelle que puisse être leur vocation ou leur destinée* ”. (1).

N’est-ce pas assez dire toute l’importance que l’on attache partout à la connaissance du dessin ? N’est-ce pas répondre suffisamment à ma question : “ En vaut-il la peine ? ”

DONC, RÉORGANISONS-LE.

Comment ? Là est toute la question.

Il n’y a pas à en sortir : l’enseignement du dessin à l’école publique sera sérieux ou il ne le sera pas. Et pour être sérieux, pour donner les fruits qu’on attend de lui, il réclame—comme tous les autres enseignements—1° *un programme détaillé, 2° un personnel compétent, 3° une sanction efficace.*

Autrement, plus d’illusion, il continuera d’être un simple remplissage de programmes, une occasion de perte de temps et de dépenses, un trompe-l’œil, un prétexte à réclame et à poudre-aux-yeux : un désappointement lamentable. Et quoique son utilité soit incontestable, elle ne cessera d’être contestée.

C’est par le programme qu’il faut débiter : c’est la boussole, c’est la pierre angulaire. Sans lui, pas de direction, pas d’unité ; sans lui, pas de préparation uniforme du personnel ; sans lui pas de sanction irrécusable.

Que devrait être ce programme ?

Il ne m’appartient pas de le détailler ; mais il m’appartient, comme à tout ami de l’instruction publique, d’en indiquer au moins les tendances désirables.

(1) Voir Programmes et Budgets de l’Instruction publique en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, aux États-Unis, au Japon, etc.

C'est ce que je vais essayer de faire, et si je n'y réussis pas, "j'aurai du moins le mérite de l'avoir entrepris".

La considération des fins à atteindre orientera mes recherches.

Quelles sont ces fins ? autrement dit :

QUEL DOIT ÊTRE L'OBJET DU DESSIN A L'ÉCOLE DE TOUS ?

Est-ce uniquement, comme plusieurs semblent le croire, de donner à l'enfant un art d'agrément de bon ton, un moyen récréatif, un passe-temps agréable ? Evidemment non : l'école a déjà trop à faire du côté de l'indispensable et de l'utile pour songer au superflu.

Est-ce de le préparer aux carrières artistiques ? Encore moins : "car il serait des plus restreints, le nombre des élèves qui, doués d'un *réel talent*, seraient appelés à parcourir une carrière longue, dispendieuse et souvent remplie de déboires." Par suite, l'école de tous n'y pourrait penser sans injustice, puisque, en ce faisant, elle sacrifierait la majorité à l'exception. Et puis, le voudût-elle, comment présumer la vocation à 7, 9 ou 12 ans ? où trouver l'instituteur capable de diriger, de surveiller même un enseignement artistique sérieux ? Et le coût du matériel ? et les locaux appropriés ? et le temps ? et... Non seulement ce serait courir au devant d'un *danger réel* (1) mais encore vouloir se heurter à une *impossibilité pratiquement démontrée* (2).

Si le dessin a été introduit à l'école publique, c'est :

1^o—Pour utiliser son incontestable valeur éducative à la formation intégrale de l'individu : affiner l'œil (3), assouplir la main, élever le goût, fortifier l'esprit d'observation (4) et le jugement, habituer à la précision, à l'ordre, à la propreté, etc.

2^o—Pour donner à tous, les rudiments de l'écriture de la forme, de cette

(1) " Il serait à craindre qu'ainsi orienté, cet enseignement ne détourne les enfants du travail manuel en les illusionnant sur des talents souvent imaginaires, et en leur inspirant une ambition hors de mesure avec leurs moyens ou leurs aptitudes ".—(FRANÇOIS).

(2) Sans doute, cette première culture, *bien dirigée*, fournira plus tard un emploi délicieux aux loisirs ; sans doute, elle fera *fort heureusement* éclore des talents précieux qui, sans elle, seraient peut-être restés insoupçonnés : sans doute elle produira pour le plus grand bien de nos industries, " une atmosphère favorable au développement du sentiment artistique des patrons des ouvriers et des consommateurs," mais qu'on ne s'y trompe pas, la mission de l'école de tous n'est pas plus de former des artistes ou des industriels que des avocats ou des médecins : autrement les écoles spéciales n'auraient plus leur raison d'être. L'école commune, — comme le disait ici même le mois dernier, avec tant d'à-propos et d'autorité M. l'abbé Rouleau — n'est pas la préparation à une carrière spéciale, c'est le préliminaire obligé de toutes les vocations."

Et l'enseignement du dessin, pas plus que les autres, ne doit l'oublier.

(3) L'étude correcte du dessin apprend à bien voir, et bien voir, c'est savoir.

(4) Seul, le dessin, enseigné comme il doit l'être, peut obliger réellement l'enfant à observer les objets d'une façon complète et minutieuse, à se rendre un compte exact de leurs proportions, de leurs distances relatives, à deviner leur forme réelle sous l'aspect apparent qu'elles revêtent à ses yeux ; *il est donc l'instrument le plus puissant qu'il soit possible de trouver à l'école pour habituer à l'observation*, et chacun sait l'influence immédiate et considérable que cette habitude particulière a sur l'éducation intellectuelle tout entière.

écriture universelle que de nos jours, chacun doit au moins, savoir lire ; et exercer au maniement d'un *outil* qui " peut prêter son secours à tous les états de la société et à toutes les circonstances de la vie " (1).

3^e— Pour préparer efficacement, quoique d'une manière générale, la majorité des enfants aux carrières que la plupart embrasseront plus tard : le dessin *bien compris* étant la base de tout enseignement professionnel, de tout travail manuel (2).

4^e— Pour faire concourir cet enseignement de la façon la plus profitable à l'étude de toutes les matières du programme qui réclament l'intuition, notamment de l'histoire naturelle, des sciences physiques, de la géographie par la cartographie, des mathématiques, etc. (3).

(1) Où est l'homme—en dehors même des nombreuses professions dont le dessin est le moyen ou la base indispensables—qui n'ait souvent senti la nécessité d'exprimer clairement, rapidement, *par une figure, un croquis immédiat*, sa pensée à son auditoire ou à son lecteur, son désir ou sa volonté à son architecte, à son meublier ou à tout autre ouvrier ? Où est l'homme qui n'ait été appelé à se prononcer sur des plans d'édifices publics, ou au moins à examiner, juger, modifier un projet d'habitation ou d'objet quelconque destinés à son usage ? Toutes ces diverses situations de la vie, auxquelles personne n'échappe, n'exigent-elles pas des connaissances élémentaires de dessin ?

Et que d'explications souvent longues et inintelligibles, avantageusement remplacées par quelques coups de crayon ? Que de contestations, de procès peut-être, évités par l'usage opportun de ce langage graphique d'une précision et d'une clarté que le langage des mots ne peut atteindre ! !

Et pour la mère de famille dans la plupart des travaux particuliers à son sexe, notamment dans la confection des vêtements de ses enfants !

Et pour l'agriculteur, obligé le plus souvent d'être à lui-même son architecte, son menuisier, son meublier, son arpenteur, etc., de quel secours peut être le dessin !

Et... nous n'en finirions pas.

(2) Le dessin est une nécessité pour l'exercice des professions manuelles ; c'est l'écriture de l'industrie ; c'est une langue qu'il faut savoir parler. Bientôt on ne demandera plus seulement à nos jeunes ouvriers : Savez-vous lire, écrire, compter ? on ajoutera : Savez-vous dessiner.—(RÉNDRE).

" Sans la connaissance du dessin, l'ouvrier ne peut être qu'une force musculaire obéissant à une volonté extérieure ".—(VIOLETT LE DUC).

" Sans l'étude du dessin, il n'est pas de bonne éducation professionnelle ; car il n'est pas un instant de la vie de l'artisan, de l'ouvrier, de l'industriel, pas un détail de sa profession qui ne réclame la connaissance et l'habitude du dessin, qui n'entraîne un regret, une impuissance, si cette étude a été négligée ".—(EMILE PERRIN).

" Il n'est pas d'ouvrier, d'artisan vraiment habile dans son métier ou dans son industrie, s'il n'a pas l'habitude du dessin. Celui-là est incapable de bien commander, qui ne peut tracer à l'instant le contour précis, la proportion exacte, la forme enfin de ce qu'il donne ou reçoit à exécuter. Sans les principes du dessin, sans une certaine pratique de cet art, l'artisan est condamné à jouer toujours un rôle secondaire dans son industrie.

(J. CARRÉ).

" Toutes les professions industrielles et les arts mécaniques ont besoin du dessin : les ouvriers pour faire leur travail, les chefs d'atelier pour le préparer ".—(LAMOURE).

(3) " Ce qui est saisi par les sens se fixe mieux dans la mémoire qu'une description ou un récit cent fois répété ".—(COMÉNIUS).

Voilà, toutes phrases creuses mises de côté, le but complexe et vraiment fécond que doit poursuivre à l'école primaire moderne, l'enseignement rationnel et possible du dessin ; voilà l'objectif que devra constamment viser notre programme.

Nul, je crois, n'y contredira.

Cet objectif, comment pourra-t-il être réalisé ? en d'autres termes :

QUE DOIT ÊTRE L'ENSEIGNEMENT DE DESSIN À L'ÉCOLE DE TOUS ?

Sans doute, bien des chemins vont à Rome, mais n'est-il pas prudent de choisir ; et le meilleur moyen d'éviter les erreurs et les mécomptes inhérents à tout essai, n'est-ce pas encore de s'en rapporter à l'expérience ?

Aussi, me rappelant qu'il y a souvent une distance énorme entre une théorie, même excellente, et son application, vais-je laisser de côté toute théorie, et indiquer plutôt, en la jalonnant, la route suivie partout aujourd'hui par l'enseignement correct du dessin.

A.—Il doit amener progressivement l'enfant à comprendre et à écrire les formes TELLES QU'ELLES SONT, ou pourraient être—par des esquisses géométrales d'après nature (plans, coupes et élévations) et des croquis cotés d'objets usuels existants ou seulement conçus.—

B.—Il doit lui fournir les moyens de représenter à vue ces mêmes formes TELLES QU'ELLES PARAISSENT :—par la perspective d'observation—(linéaire et aérienne).

C.—Il doit le familiariser avec les instruments graphiques : (règle, équerre, compas, rapporteur) : 1° par la construction précise des principales figures géométriques ; 2° par la mise au net exacte, d'après échelles variables, de croquis cotés relevés d'abord à vue et à main libre par l'élève lui-même ; 3° par le tracé correct de " patrons " géométraux divers, utilisables dans tous les métiers, dans tous les travaux manuels, et (spécialement pour les jeunes filles) dans la coupe des vêtements de la famille.

D.—Il doit l'initier pratiquement à l'application occasionnelle des règles fondamentales de l'invention et de la composition décorative, comme on l'initie déjà aux règles premières de la composition littéraire.

E.—Il doit habituer son œil à discerner les couleurs, à percevoir leurs tonalités et leurs nuances, à se rendre compte des lois élémentaires de leur harmonie.

Le tout, concentriquement.

La simple réflexion suffit à faire comprendre, et la pratique a prouvé qu'ainsi conçu et dirigé, l'enseignement du dessin est essentiellement éducatif ; et qu'il constitue, sans perte de temps et sans grande dépense, un minimum précieux, accessible à tous : minimum amplement suffisant pour la plupart des élèves, et formant pour ceux qui aspirent à des études plus complètes, une

base large, solide et saine sur laquelle il sera aisé d'édifier l'enseignement technique ou supérieur. C'est-à-dire qu'il atteint sûrement les fins pour lesquelles il a été introduit à l'école publique.

Puisse une meilleure voie nous être indiquée sans retard : je serai le premier à la suivre.

CHÉ-A. LEFÈVRE.

LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS

L'antiquité a pressenti la grandeur de l'Enfance ; mais retenue au milieu des grossièretés du paganisme, elle n'a su s'élever au-dessus du respect dû à la faiblesse. *Maxima debetur puero reverentia*. Encore en est-il de ce sentiment comme des maximes de Sénèque écrivant sur une table d'or, pour vanter les grandeurs de la pauvreté ; ce ne sont là que des formules, ou si on le préfère, un reste de la révélation primitive : un aveu de l'âme *naturellement chrétienne*. La pratique était bien différente : Lacédémone formait des voleurs habiles, Rome des Épicuriens précoces. L'Humanité avait besoin d'un modèle pour apprendre non seulement à respecter mais à aimer l'Enfance, un Dieu devait partager la condition de ces êtres jusque-là méprisés, et communiquer à cette faiblesse quelque chose de sa grandeur.

S'occuper de l'Enfance est certainement chose ingrate, " cet âge est sans pitié " et les grâces du premier âge ne tardent pas à faire place à des défauts nombreux et tyranniques. Comment consacrer sa vie à une tâche si rude, comment se plier à toutes les exigences de petits tyrans parfois inconscients, comment redresser ces habitudes perverses, étouffer ces aspirations mauvaises, découvrir des germes de vertus soigneusement cachés sous des défauts nombreux ?

A ce travail le respect antique ne suffit pas, il faut s'élever plus haut, et parvenir jusqu'à la charité chrétienne. La charité, dit saint Paul, " supporte tout ". Mais le moyen d'en venir à cette patience persévérante, à cette abnégation totale ? Les éducateurs chrétiens peuvent y prétendre, car outre la grâce, ils ont un modèle. L'Évangile abonde en scènes gracieuses, mais en est-il une plus aimable que celle de Jésus bénissant les petits enfants. L'art s'est dépensé en conceptions audacieuses pour rendre la bonté de Celui qui est passé en faisant le bien, jamais il n'arrivera à dire le dernier mot et à représenter dans toute sa vérité la beauté du divin Maître entouré des petits enfants. Comme Il devait les aimer pour se faire si petit avec eux. Quoi de plus charmant que de voir sa figure si douce s'épanouir au milieu de ces têtes d'anges au regard pur, au sourire si franc. Comme il devait les chérir pour leur permettre cette familiarité, cette importunité qui scandalisait les Apôtres !

Les enfants sont les privilégiés du Seigneur, pour eux ses bénédictions, pour eux ses caresses. Devant ce spectacle ravissant, n'est-il pas permis d'employer en faveur de l'enfance, le mot des Juifs en présence des larmes que Jésus versa sur Lazare mort. " Voyez comme il l'aimait. "

L'amour de Jésus pour l'Enfant se manifeste non pas par des larmes, mais par des menaces.

Il pleure sur Lazare ; Il est terrible lorsqu'il s'agit de défendre l'innocence et la faiblesse de ses privilégiés. " Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une de ces meules qu'un âne tourne, et qu'on le plongeât au fond de la mer (St Mat. XVIII).—Celui qui se donne comme le modèle de la douceur prend des accents terribles pour menacer ceux qui oseront s'attaquer à l'innocence des petits enfants. Quel changement subit dans le langage du Maître ! Ne reconnaissez-vous pas à ces paroles celui qui a formé le cœur de la mère, et a su y mettre des trésors de tendresse, une énergie indomptable pour aimer et pour défendre l'être si faible dont elle a la garde.

Le Seigneur s'entoure ici-bas des enfants et si nous voulons un jour jouir de son royaume, il faut nous convertir et devenir comme des petits enfants. Il les aime à cause de leur humilité, de leur simplicité et veut qu'ils nous servent de modèle.

Si nous hésitions encore à estimer ceux que Jésus-Christ honore de ses préférences, si, nous laissant guider par l'extérieur qui trompe, nous repoussions les conseils pressants qui nous sont donnés, écoutons encore : " Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits : car je vous dis que leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux." Apprenez, semble-t-il nous dire, dans quelle estime vous devez les tenir : Dieu les a confiés à ses anges et les esprits qui, dans l'Écriture, sont appelés les ministres de Dieu, deviennent les serviteurs de ces enfants. Ils contemplant sans cesse la face de Dieu, comprenez-donc leur grandeur : comprenez aussi quelle est leur puissance pour obtenir vengeance contre ceux qui méprisent le trésor confié à leur garde.

Ce n'est pas assez au Cœur aimant de Jésus. Les menaces qu'il fait entendre contre les contempteurs de l'enfance ne lui suffisent pas ; les anges eux-mêmes qui veillent avec soin sur des âmes délicates ne forment pas une garde assez sûre ; il va mettre sur l'enfant un cachet divin. Il va s'identifier avec ces petits que le monde méprise, et de ses lèvres tombe cet oracle : " Et quiconque reçoit en mon nom un enfant comme celui-ci, me reçoit moi-même." O grandeur de ce qui paraissait si petit ! Comment ne pas répéter aux éducateurs qui comprennent le langage de la Foi, la parole de saint Paul : " Le Seigneur est proche"—ne le reconnaissez-vous pas dans cet enfant ? De quel respect n'allez-vous pas l'entourer ?—L'enfant rudoyé, maltraité ou délaissé ne pourrait-il pas adresser au maître oublieux de ses devoirs le reproche que

Jean-Baptiste faisait entendre aux Juifs aveugles. " Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas, qui est plus grand que moi "—ne méritons jamais ce reproche. Écoutons les paroles que saint Jean Chrysostôme prête à Dieu : " ne repoussez pas les enfants, car s'ils doivent devenir des saints, pourquoi empêcher les enfants de venir à leur Père? S'il doivent devenir pêcheurs, pourquoi porter la sentence de condamnation avant de voir la faute? Car ce qu'ils ont maintenant, vient de moi ; ce qu'ils seront un jour, sera leur ouvrage—Honnez ce qui est à moi, ayez pitié de ce qui leur appartient ".

A. NUNESVAIS, ptre.

MATHÉMATIQUES

ARITHMÉTIQUE

A deux points de vue les mathématiques sont importantes : 1° A cause de leur utilité ; 2° et surtout parce qu'elles sont pour l'intelligence une discipline incomparable.

En enseignant ce sujet, nous devons donc avoir en vue d'exercer les élèves au raisonnement surtout, et non d'exercer uniquement leur mémoire.

Pour atteindre ce but, il faut procéder d'après les principes pédagogiques.

Nous décrirons maintenant la marche suivie par cette classe de personnes, très nombreuse et très respectable, d'ailleurs, qui, ne soupçonnant même pas le deuxième point de vue, croit que la fin unique de cette étude est d'apprendre à compter ; pour cette classe le traité parfait est un recueil de règles à suivre, comme le manuel du cuisinier est une collection de recettes.

Une personne a une classe de commençants ; dans le *Programme d'études pour les écoles catholiques* préparé par le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, elle trouve, sous le titre, *Première année*, l'énumération suivante de ce que les élèves de cette catégorie sont censés apprendre en arithmétique pendant leur première année d'école : " *Numération, écrire et lire les nombres jusqu'à cent : addition et soustraction avec des nombres de deux chiffres ; les premières notions de calcul mental ; tables d'addition et de soustraction.*" Il est vrai que le programme contient une indication méthodique : " *Enseignement des dix premiers chiffres, de l'addition et de la soustraction au moyen d'objets.* Mais cette indication n'est pas pour elle ! Elle est parfaitement au courant de la méthode à employer pour enseigner les mathématiques avec succès ! Elle connaît son *métier* ! Elle a intention de se conformer aux exigences du programme, mais à sa manière. A la vérité elle trouve le programme bien modéré. Si on avait fixé mille (1000) au lieu de cent (100)

comme limite des nombres à enseigner aux élèves commençants pendant leur première année, elle n'aurait pas protesté.

Elle n'a pas étudié la psychologie, mais elle sait quesi elle veut aller vite il faut qu'elle s'adresse à la mémoire. Ce qu'elle ne devrait pas ignorer c'est que la mémoire ne retient qu'avec difficulté ce que l'entendement n'a pas parfaitement saisi. Si elle a quelque expérience elle a constaté avec regret que la mémoire, chez un grand nombre d'enfants, est, en ce qui concerne les questions de mathématiques, une faculté qui oublie surtout. Elle compte sur les répétitions, les revues, les punitions, les récompenses, pour graver dans la mémoire des élèves des choses qu'ils n'ont pas comprises.

Voici ce qu'elle fait : Elle écrit sur le tableau noir les chiffres de *un à neuf* ; elle dit aux élèves de les copier ; — elle envoie un élève d'une classe supérieure surveiller. Pendant un nombre, plus ou moins long, de jours, de semaines ou de mois, cet exercice se répète. On y introduit bien un peu de variété en faisant réciter par les élèves, séparément ou en chœur, *un, deux, trois, . . . neuf, zéro*, et à rebours, *zéro, neuf, huit, . . . un*.

Lorsque les élèves, à force de copier ces chiffres, sont capables de les faire d'une manière tant soit peu présentable, le même procédé est employé pour les nombres de 10 à 20, de 20 à 30, de 30 à 100 et souvent bien au delà.

Quand les élèves ont exercé leurs poumons et usé leurs crayons et leurs ardoises suffisamment pour être en état d'écrire ces nombres sans trop de difficulté, ils sont initiés aux mystères des tables d'addition et de soustraction de la manière suivante : maître et élèves récitent ensemble : *un et un font deux ; deux et un font trois*, et ainsi de suite jusqu'à *quatre-vingt-dix-neuf et un font cent*. *Un de cent il reste quatre-vingt-dix-neuf*, ainsi jusqu'à *un de un il reste zéro*. Même exercice avec *deux*. *Deux et deux font quatre ; quatre et deux font six*, ainsi jusqu'à *cent*. A rebours, *deux de cent, il reste quatre-vingt-dix-huit*, ainsi jusqu'à *deux de deux, il reste zéro*. Même procédé avec : 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Ensuite pendant le reste de l'année, des exercices de calcul avec deux chiffres ; d'abord des additions, puis des soustractions.

DÉFAUTS DE CE GENRE D'ENSEIGNEMENT

Passons en revue les principes pédagogiques qui doivent servir de base à l'enseignement rationnel de l'arithmétique aux commençants, et voyons jusqu'à quel point il a été tenu compte de ces principes dans la manière de procéder que nous venons de décrire.

1^o Il faut enseigner le *nombre* d'abord, le *chiffre* ensuite.

Il y a une différence énorme entre les nombres et les chiffres. Le chiffre est le signe ou symbole qui représente un nombre. Avant d'apprendre à écrire le signe ou symbole qui représente une chose, on devrait faire connaissance avec la *chose* même. Agir autrement c'est *aller à rebours*.

A-t-on suivi le principe dans le cas actuel ?

Les élèves sont à copier les chiffres, un d'entre eux plus osé que les autres, se hasarde à demander ce que c'est que des chiffres?... Il arrive souvent que l'élève qui s'oublie au point de questionner en pareilles circonstances, est classé parmi les impertinents, sinon parmi les anarchistes. Mais nous sommes persuadés que les distingués lectrices et lecteurs de *l'Enseignement primaire* ont une connaissance trop profonde des principes pédagogiques pour vouloir réprimer la curiosité légitime des élèves,—cette curiosité qui, bien dirigée, peut être considérée comme l'un des plus puissants moyens d'instruction. Dans le cas présent, supposons qu'on réponde à cette élève : “ Les chiffres sont des caractères servant à représenter des nombres. ” Il ne comprend pas grand chose, mais il pose une deuxième question : “ Qu'est-ce qu'un nombre ? ” Un nombre est une unité, une collection d'unités, ou une partie d'unité. ” Il sent bien qu'il va de mystère en mystère,—mais il veut aller au fond, il a une dernière question : “ Qu'est-ce qu'une unité ? ” “ L'unité c'est l'état de ce qui est un. ” Il n'y comprend rien, ses confrères ne sont pas plus avancés, ils le disent. Le titulaire est embarrassé. Deux voies s'ouvrent devant lui, laquelle suivra-t-il ?

a. Expliquer les nombres, mais, il se demande, est-ce qu'on explique les nombres?... Est-ce qu'on me les a expliqués? Non, on ne me les a pas expliqués,... il est évident que les nombres ne s'expliquent pas, la connaissance des nombres ça doit venir tout seul, ça *pousse*.

b. Dire aux élèves : “ Je ne vous expliquerai pas les nombres ; vous ne comprendriez pas,—vous êtes trop jeunes ; pour le moment il ne s'agit pas de *comprendre*, mais d'*apprendre* ;—ce que vous avez à faire maintenant, c'est de copier ces chiffres,—on apprend les chiffres comme on apprend les lettres ; plus tard vous comprendrez. ” Les élèves croient et copient.

2° Dès le commencement du cours il faut accoutumer les enfants à *observer*, à *réfléchir*, à *raisonner*, en leur faisant *comprendre* ce qui leur est enseigné avant de le leur faire *apprendre*.

A-t-on respecté ce principe? Tout au contraire, on leur a dit que “ l'important est d'apprendre, que comprendre est une *affaire secondaire* qui viendra plus tard ”, quel sera le résultat de cette manière d'agir?—Ces enfants qui étaient remplis du désir de comprendre toutes choses, ne questionneront plus ;—leur curiosité au sujet de ce qu'ils sont venus apprendre est morte,—leur intérêt aussi.—Ils ne feront plus d'efforts pour comprendre ; ils se contenteront de copier. On leur a inculqué de faux principes dont les conséquences malheureuses se feront sentir pendant des années. On a commencé par en faire des machines, plus tard il sera difficile d'en faire des êtres raisonnables.

3° Il faut enseigner intuitivement et aller du *concret* à l'*abstrait* si on veut que les élèves aient une connaissance des *nombres d'abord*, des *chiffres ensuite*,

si on désire les accoutumer à *observer*, à *réfléchir*, à *raisonner* et à *comprendre* avant de leur faire *apprendre*.

Enseigner intuitivement, c'est-à-dire, aller *d'objets matériels* aux nombres.—Ainsi l'élève saura que 2 et 3 font 5, non parce qu'on le lui aurait dit, mais parce qu'on le lui aurait fait voir au moyen d'objets qu'il aura comptés. Il faut que l'élève constate par lui-même en les comptant que trois livres et 4 livres sont 7 livres,—que 3 plumes et 4 plumes sont 7 plumes, que 3 points et 4 points sont 7 points, etc., avant qu'il soit obligé de graver dans sa mémoire cette vérité *abstraite* que 3 et 4 font toujours 7. C'est ce qu'on appelle *aller du concret à l'abstrait*.

On veut faire apprendre à un élève cette vérité abstraite que 5 et 4 font 9,—on lui fait cette question : combien font 5 et 4 ? Il ne sait pas. C'est une question abstraite ; alors, on lui dit : Vous aviez 5 pommes, un ami vous en a donné 4 autres, combien en aviez-vous alors ? Après un moment d'hésitation il répond, 9 pommes.—De nouveau on lui pose la 1^{ère} question : combien font 5 et 4 ? Cette fois, la réponse, 9, ne se fait pas attendre. Cet élève était incapable de répondre à la question abstraite,—combien font 5 et 4, alors pour aider à son intelligence, on a énoncé le problème avec des nombres concrets, ce n'est plus 5 et 4, mais c'est 5 *pommes* et 4 *pommes*. Pour faire trouver une *vérité abstraite*, la marche pédagogique a été suivie, on est *allé du concret à l'abstrait*. Si l'élève n'avait pu répondre à la question ainsi transformée, on lui aurait demandé de faire 5 points sur le tableau, à la suite de ces derniers 4 points, ensuite de les compter. Alors il n'aurait pas manqué d'en trouver la somme.

Il est évident que le maître dont nous avons parlé n'a pas enseigné intuitivement.

AVANTAGES SUPPOSÉS DE CES PROCÉDÉS

Nous exposerons maintenant les avantages supposés des procédés expliqués au commencement de cet article.

Si ces procédés sont si défectueux, comment se fait-il qu'il y ait tant de personnes instruites qui s'en servent ? me demandera-t-on. Est-ce qu'il n'y aurait pas, par hasard, des avantages considérables à son emploi ?

Cette question peut s'envisager à deux points de vue ; 1^o de l'élève,—ces procédés lui sont nuisibles ; 2^o du maître,—pour lui les avantages sont : 1^o La facilité,—oui, c'est facile, tellement facile que le moniteur enseigne aussi bien que le maître, cela ne demande ni intelligence, ni connaissance de l'art d'enseigner,—le maître écrit, les élèves copient ;—2^o cela permet de tenir les élèves de 1^{ère} année occupés sans que le maître leur consacre beaucoup de temps.

MÉTHODOLOGIE

COMMENT M. HACQUART "SUGGÉRA" A SES ÉLÈVES LA NOTION DE LA "PROPOSITION" (1)

(Suite et fin)

Or, mes enfants, mettre ou poser devant les yeux quelque chose, cela peut se dire en un seul mot, formé du verbe *poser* et d'un autre petit mot, *pro*, qui signifie *devant*, comme vous le voyez dans *protecteur*, par exemple, expression qui désigne la personne qui se *place devant* une autre pour la couvrir et la défendre. Vous avez déjà vu ce mot, *proposer*, dans une fable où La Fontaine dit en parlant d'un exemple qu'il met devant les yeux de ses lecteurs, comme l'avait fait avant lui le fabuliste Esope :

Celui qu'en ces vers je *propose*,
Et les siens, ce sont même chose.

De ce mot, *proposer*, on a fait un nom dérivé. Le connaissez-vous ?

—Oui, Monsieur : c'est *proposition*.

—Très bien répondu. Donc, quand nous *mettons* devant les yeux des autres, à l'aide de la parole, ce qui se fait dans notre esprit, c'est-à-dire des jugements, que formons-nous ?

—Des propositions ! s'écria toute la classe.

—Eh bien, mes enfants, s'il y a nécessairement trois choses dans un *jugement*, et si la *proposition* n'est qu'un *jugement exprimé*, combien doit-elle renfermer de mots ?

—Trois, Monsieur.

—Revenons donc à notre accusé, c'est-à-dire à mon chapeau que j'ai *jeté sous* vos yeux. Voyez, je renverse l'ordre de ces deux mots : *jeté sous*, et j'ai : *sous jeté*.

Si j'efface le dernier *s* de *sous* et l'*é* de *jeté*, et si je remplace *ou* par la lettre *u*, qui se prononce *ou* dans beaucoup de langues, il me reste *sujet*.

Le *sujet*, c'est donc ce qui est *placé sous* nos yeux (1).

Si je dis : le chapeau-est noir, qu'est ce qui est placé sous vos yeux ?

—Le chapeau.

—Bien, voilà le *sujet* : le chapeau. Et quand vous dites : le chapeau est noir, quelle est la manière d'être que vous *attribuez* au chapeau ?

—C'est *noir*, Monsieur.

—Bien, il ne faut pas beaucoup d'intelligence pour comprendre que la manière d'être qu'on *attribue* au sujet s'appelle l'*attribut*. Nous avons déjà deux choses : le *sujet* ou l'accusé ; l'*attribut* ou la manière d'être qui lui est attribuée par le juge. Mais, le juge lui-même où est-il ?

Silence général...

Tous les élèves regardèrent M. Hacquart, mais personne ne dit mot. Victor lui-même resta embarrassé.

—Eh bien, mes amis, je vais écrire la proposition au tableau :

Le chapeau est noir.

Je tire un trait sur *chapeau* et sur *noir*, puisque nous savons ce qu'ils sont. Que reste-il ?

—Il reste *est*, Monsieur.

(1) En latin *subjectus*, = *res subjecta oculis*, chose placée sous les yeux.

—Qu'est-ce que c'est que *est* ?

—C'est un verbe, Monsieur.

—Eh bien, si je le retranchais, ce mot *est*, et si je disais *le chapeau noir*, tout simplement, y aurait-il encore là une proposition ? Verriez vous encore que *quelqu'un a pensé* d'abord et a dit ensuite que la couleur noire lui semblait appartenir au chapeau qu'il avait sous les yeux. Un chapeau et la couleur noire, cela se trouve séparé ou réuni dans le monde. Mais, si je veux *affirmer* que la couleur noire appartient au chapeau, il faut bien que j'exprime cette *affirmation*. On ne la devinera point sans que je lui donne une forme, sans que je la mette sous les yeux, sans que je lui donne, en quelque sorte, un *corps*. Quel est donc le mot qui rend cette affirmation sensible, c'est-à-dire qui montre que je *pense* et que j'*affirme* que l'attribut *noir* convient à *chapeau*, et par conséquent qui représente le *jugé* dans cette proposition : le chapeau *est* noir ?

—C'est le verbe *est*, Monsieur.

—Bien. Nous avons donc, dans la proposition, trois choses nécessaires, comme dans le jugement :

1° Le *sujet*, c'est-à-dire la personne ou la chose qui est placée sous nos yeux ;

2° L'*attribut*, qui exprime la manière d'être que nous attribuons au sujet ;

Et enfin, 3° le *verbe*, à l'aide duquel nous *affirmons* que l'attribut appartient au sujet ;

Or, remarquez, mes enfants, que les *sujets* et les *attributs* sont tous des choses que nous voyons de nos propres yeux, comme *chapeau* et *noir*, ou que notre esprit peut concevoir.

Le *verbe*, au contraire, nous n'allons pas le chercher au dehors. Nous ne le trouvons ni sur cette table, comme mon *chapeau*, ni ailleurs. Le verbe, c'est le mot qui nous représente *nous-mêmes*, dans la proposition, où nous sommes comme le *jugé* dans un jugement. C'est *notre parole*, si vous le voulez, que nous engageons, que nous donnons, espèce de parole d'honneur par laquelle nous *affirmons* que le chapeau est en réalité noir, comme nous le disons.

Cette notion est un peu élevée pour vous, mes enfants, mais je vais tâcher de vous la rendre claire à l'aide d'une comparaison.

L'autre jour, je vis ces deux mots écrits sur le tableau noir : *maître injuste*. Peut-être avait-on oublié de les effacer avec le reste de l'exercice dont il faisaient partie ; peut-être avaient-ils été écrits au hasard. Je ne m'en suis pas inquiété. Des maîtres injustes, il y en a eu certainement, et il y en aura peut-être toujours dans le monde.

Mais supposez qu'un élève eût écrit sur ce même tableau : notre maître *est* injuste, serait-ce encore la même chose ?

—Non, Monsieur.

—En quoi consiste la différence ?

—C'est qu'ici l'élève *affirme* que notre maître est injuste.

—Et quel est le mot qui représente ici cet élève, et qui exprime son *affirmation* ?

—C'est le mot *est*.

—Eh bien, mes enfants, nous pouvons tirer de cet exercice une grande leçon de morale. Puisque le verbe, dans la proposition, représente notre parole, nous ne devons jamais nous en servir que dans les cas où nous sommes sûrs, ou du moins quand nous pensons bien loyalement que l'attribut convient au sujet : autrement nous commettons une faute aussi grave que le juge qui déclarerait coupable un homme qu'il saurait innocent.

Nous pouvons nous tromper, mais nous devons toujours être de *bonne foi*. Un homme qui, voyant de loin une tour, dit à son compagnon qu'elle est *ronde*, et qui, en s'approchant, s'aperçoit qu'elle est *carrée*, n'a commis qu'une erreur, qu'il lui est facile de réparer. Mais celui qui, sachant qu'une chose est *carrée*, affirme qu'elle est *ronde*, commet un *mensonge* : car il attribue à un objet une manière d'être qu'il sait ne pas lui appartenir. Or, le mensonge, si léger qu'il soit en apparence, est toujours une faute très grave : car c'est une atteinte à la vérité, c'est-à-dire à ce que les hommes ont le plus grand intérêt à connaître, et c'est en même temps un manquement à l'honneur.

Or, il y a eu jadis, mes enfants, dans la Grèce, des hommes qui faisaient profession de défendre tour à tour le pour et le contre, et de faire triompher la bonne cause et la mauvaise. On les appelait *sophistes*, c'est à-dire *faux sages*. Socrate, qui a été proclamé le plus sage des hommes, s'est attaché toute sa vie à combattre ces méchantes gens. En les interrogeant avec habileté, il leur faisait répondre des sottises qui prouvaient leur mauvaise foi ou leur ignorance, et il les confondait ainsi.

Il se plaisait aussi à instruire les jeunes Athéniens, et, en causant avec eux, comme j'ai essayé de le faire avec vous tout à l'heure, il les ramenait peu à peu à concevoir des choses qu'ils auraient comprises beaucoup plus difficilement s'il avait voulu les leur présenter sous une forme plus sévère et plus rigoureuse, comme les règles d'une grammaire, par exemple : il leur *suggérait* (1) adroitement les choses qu'il savait lui-même, c'est-à-dire qu'il les *faisait entrer* tout doucement dans leur esprit, comme je viens de vous suggérer, le mieux que j'ai pu, la notion de la proposition.

Suggérer, ce n'est pas *éveiller*, mes enfants. On suggère à quelqu'un une idée qu'il n'a pas encore. On *éveille* une idée qui est là comme *endormie* dans notre esprit, en attendant qu'un événement la tire de l'engourdissement où elle restait inerte. Tenez, vous avez lu, dans La Fontaine, cette fable où le villageois Garo critique l'œuvre du Créateur. L'esprit fatigué par ce genre inaccoutumé d'exercice, il s'endort au pied d'un chêne. Tout à coup, un gland lui tombe sur le nez qu'il écrase, et en même temps il *éveille* dans le cerveau du rustre l'idée que " Dieu fait bien ce qu'il fait."

C'est ainsi que la chute d'une pomme *éveilla* dans l'esprit de l'illustre Newton l'idée de la gravitation universelle, que je vous expliquerai un jour, quand il fera du mauvais temps comme aujourd'hui : car, pour pouvoir *suggérer*, il faut avoir beaucoup de temps, et vous savez que nos classes suffisent à peine aux études que nous devons faire ensemble.

Maintenant, nous allons résumer en quelques mots tout ce que nous avons dit si longuement, et je vous prie de répondre avec précision.

—Qu'entendez-vous, Victor, par cette opération de l'esprit qu'on appelle jugement ?

—Un jugement, c'est une opération de l'esprit par laquelle nous reconnaissons qu'une manière d'être appartient à une personne ou à une chose.

—Très bien. Et qu'est-ce qu'une proposition ?

—Vous l'avez dit, Monsieur, une proposition est l'*expression d'un jugement*.

—Parfaitement. Remarquez, mes enfants, la force de ce mot : *expression*. Quand vous voulez tirer d'un fruit le jus qu'il contient, vous l'*exprimez*, c'est-à-dire, *vous le faites sortir en pressant*. J'ai remarqué tout à l'heure l'effort que faisait Victor pour faire sortir de son esprit le mot *cylindrique*. Il pressait son front, comme si c'eût été un fruit, et le mot est enfin venu. Ce mot *exprimer* est donc très juste ; mais l'expression ne coûte pas toujours de pareils efforts. Il n'en est pas moins vrai qu'en exprimant une pensée, nous la faisons toujours sortir de notre esprit, où elle serait, sans cela, restée cachée pour les autres.

Mais nous parlerons de cela un autre jour, quand nous étudierons la valeur propre des mots et leur signification figurée.

Maintenant vous pouvez vous retirer, mes enfants. Je suis très content de vous.

C. Rouzé,

(1) *Gerere*, porter,—*sub*, en dessous, sans la laisser voir, de même qu'on *soustrait* quelque chose.

LE CHANT A L'ÉCOLE PRIMAIRE—(Suite)

“ En France, dit encore M. Dupaigne, *on commence trop tard.*

“ Il y a bien, sur le papier, un enseignement de chant aux salles d'asile ; mais il est habituellement presque nul, à cause de l'insuffisance des maîtresses, insuffisance qu'on est obligé de tolérer, faute d'un budget assez élevé pour que le traitement de ces maîtresses permette d'en exiger davantage.

“ Mais quand même leur enseignement serait efficace, il y aurait ensuite dans les premières années que l'enfant passe à l'école, interruption complète de l'exercice du chant, oubli absolu de ce qui aurait été appris, et cela *précisément à l'âge où l'enseignement serait le plus profitable.*

“ C'est là une vérité essentielle dont il est nécessaire de persuader les hommes d'éducation. On entend dire quelquefois que les progrès rapides, faits sous le rapport de la musique par tels Allemands, tels Italiens ou même tels Français, tenaient à ce qu'ils avaient apporté en venant au monde, *l'instinct musical*, en un mot qu'ils étaient “ nés musiciens.”

“ Il y a là un préjugé dont les instituteurs doivent se garder plus que personne, parce qu'il dépend d'eux que, dans quelques générations, et dès la prochaine génération, on puisse dire que les Français naissent tous musiciens..... Comme les Jurassiens naissent tous horlogers.

“ Tout dépend, en effet, les instituteurs le savent mieux que personne, des impressions reçues durant la première enfance. Un enfant sera “ né musicien,” s'il a entendu et écouté avec plaisir de la musique à l'âge où les impressions se fixent dans l'esprit, sans qu'il reste souvenir des circonstances, à l'âge où les résultats sont acquis sans qu'on en ait conscience.

“ Qu'on me permette d'apporter ici un argument personnel. On m'a dit bien souvent que j'étais né musicien. Je vais expliquer comment : dans la maison de mes parents, sur la petite cour où je jouai depuis ma première enfance jusqu'à l'âge de 7 ans, donnait la fenêtre d'un professeur de solfège. Du matin au soir, j'entendais solfier et je répétais machinalement tout en jouant. Quand, à 7 ans, le professeur m'apprit mes notes et me mit devant le solfège de Radolphe, je pouvais le chanter par cœur presque d'un bout à l'autre. Ce n'était pas de l'instinct, c'était de la mémoire comme en ont tous les petits enfants.”

M. Dupaigne ne prononce pas ici les mots *intuition* et *initiation* ; mais comme on sent bien que c'est de cela qu'il parle, et que, pour lui comme pour nous, l'enseignement des jeunes enfants, qu'il s'agisse de musique ou d'autre chose, doit toujours commencer par une initiation, par l'intuition.

“ Voilà donc, continue-t-il, le secret, secret bien simple, pour que tous nos enfants soient “ nés musiciens ”, il n'y a qu'à leur faire entendre de la musique, mais de la *bonne* musique, depuis l'âge de trois ans si l'on peut, et à commencer l'enseignement du chant à l'âge où c'est un plaisir, c'est-à-dire *dès les classes élémentaires.* On peut souvent faire en sorte que les tout petits enfants, les enfants de l'asile, entendent chanter les grands : mais il faut surtout prendre ce soin pour les enfants des classes élémentaires, et leur apprendre à chanter eux-mêmes, non plus seulement par raison de discipline et de gymnastique, comme à l'asile, mais pour leur former le goût et la voix. Quand ils arriveront à 9 ou 10 ans, ainsi préparés, au cours moyen et supérieur, on sera étonné de voir ce que des enfants qui ont le goût formé sont capables de faire, et avec quel succès ils pourront recevoir alors de vraies leçons de musique ”.

Nous sommes de l'avis de M. Dupaigne : le chant, ainsi que le langage ordinaire, a sa grammaire qu'il faut savoir ; mais, de même qu'on parle depuis longtemps, avant d'apprendre les règles de la grammaire, il faut aussi *savoir chanter* avant d'apprendre les règles du chant.

Dans un prochain article, nous appuyant toujours sur l'autorité de M. Dupaigne, nous aborderons l'enseignement pratique du chant et ses difficultés principales.

LA LECTURE A HAUTE VOIX

Dans aucun temps les talents n'ont été plus répandus qu'aujourd'hui : on écrit bien, on chante avec goût, on dessine d'une manière remarquable ; les jeunes filles de toute condition font des merveilles de couture, de broderie, de tapisserie, et tout cela est assurément très bon, très utile ; il n'y a que l'art de la lecture à haute voix qui soit resté en arrière. Il est extrêmement rare, en effet, de rencontrer un bon lecteur ou une bonne lectrice. Pourtant n'est-ce pas une occupation pleine de charme et d'intérêt que la lecture, en famille, de quelque livre attrayant d'instruction, ou même de simple récréation ? Si c'est une jeune fille qui charme ainsi le travail de la veillée, n'est-il pas infiniment doux pour elle de sentir qu'on l'écoute avec plaisir, parce que sa diction est pure, expressive et naturelle ? Si c'est une jeune mère qui lit pour instruire ou pour amuser ses enfants, n'est-il pas bien nécessaire qu'elle puisse y mettre tout l'agrément possible, afin de captiver l'attention de son petit auditoire ?

Presque tout le monde, dans presque toutes les positions, aurait besoin de savoir bien lire.

Mais comment faut-il s'y prendre pour acquérir ce talent de bien lire ? Il ne serait pas facile de vous donner ici un enseignement complet de cet art ; nous nous bornerons à quelques préceptes généraux.

1° Il faut prononcer purement, ne pas grasseyer ni zézayer, et donner à chaque voyelle l'accent qui lui convient. Il faut ensuite articuler nettement chaque syllabe, et enfin savoir reprendre haleine à propos et respirer sans que l'auditeur s'en aperçoive.

2° On doit avoir l'intelligence de ce qu'on lit, le bien comprendre, afin de ne point en altérer le sens, de ne point lier ce qui doit être distinct, ni séparer ce qui doit être lié ; en un mot, ponctuer en lisant, c'est-à-dire marquer, dans une juste mesure, les repos entre les mots, les périodes, les phrases et les membres de phrase. Tel silence indique un point ; tel demi-silence, une virgule ; tel accent, un point d'interrogation.

3° On doit avoir aussi le sentiment de ce qu'on lit, afin de donner aux mots que l'on prononce le ton et l'expression convenables, et de faire ainsi passer dans l'esprit de ceux qui écoutent l'impression qu'on éprouve soi-même.

4° Il ne faut ni précipiter sa lecture, afin de laisser le temps d'en saisir l'enchaînement, ni la ralentir, de crainte de fatiguer et d'ennuyer les auditeurs ; mais il faut mesurer le mouvement de sa parole comme on mesure celui du chant, selon la gravité ou la légèreté du sujet, et selon l'impression que l'on veut produire.

5° Il faut éviter absolument trois choses : l'hésitation, la monotonie, l'emphase. Il est impossible de bien lire, sans assurance, sans variété de ton, sans simplicité et naturel. Lisez comme si vous parliez. Or, pour parler, vous n'avez pas besoin de songer au ton qui convient, car il s'adapte tout naturellement à ce que vous dites ; vous n'enflez jamais votre voix mal à propos, et vous n'avez ni fausses intonations ni accent monotones. Sans doute, il vous arrive quelquefois de parler avec une rapidité qui ne conviendrait pas toujours à la lecture ; aussi quand nous disons qu'il faut lire comme on parle, nous entendons convenablement.

6° Recommandation fort importante. Si vous trouvez l'occasion d'entendre bien lire ou bien parler, observez avec attention le ton, la forme, la manière de l'orateur qui dit bien ; cette leçon pratique est la meilleure de toutes et vaut mieux que les préceptes.

« L'art de la lecture, dit Legouvé, convient encore mieux aux femmes qu'aux hommes. Elles tiennent de la nature une souplesse d'organes et une facilité d'imitation qui se prêtent à merveille à tous les arts d'interprétation et par conséquent au talent de la lecture. J'ajoute que ce talent, qui chez les hommes est un instrument de travail, un moyen de succès professionnel, peut se lier pour les femmes à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille. Elles sont filles, sœurs, mères, femmes.... Plus d'une

a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade : le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent ; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse ; l'enfant voudrait bien lire mais il ne sait pas. Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celle qui pleure, distraire celui qui crie. C'est donc au nom de leurs plus doux sentiments que je leur dirai : apprenez à lire, et tâchez d'acquérir un talent qui peut devenir une vertu !"

CLARISSE JURANVILLE.

ENSEIGNEMENT PRATIQUE

(Préparé spécialement pour l'Enseignement primaire, par MM. MAGNAN, ABERN et NANSOT)

INSTRUCTION RELIGIEUSE

CATECHISME (1)

CHAPITRE PREMIER

De la fin de l'homme—(Suite)

4. Q. Pourquoi Dieu vous a-t-il créé ?

R. Dieu m'a créé pour le *connaître*, l'*aimer* et le *servir* en ce monde et pour être *heureux avec lui* dans le ciel pendant l'*éternité*.

— *Connaître* Dieu c'est savoir que Dieu existe, savoir quelles sont ses perfections et savoir ce qu'il veut que nous fassions.

Aimer Dieu c'est nous attacher à lui et chercher à lui plaire.

Servir Dieu c'est obéir à sa sainte volonté en faisant ce qu'il commande.

Être heureux avec Dieu c'est la récompense que Dieu donnera à ceux qui le connaissent, l'aiment et le servent, les autres ne seront pas heureux avec lui pendant l'éternité.

Dieu n'était pas obligé de nous donner cette récompense, et quand bien même il ne nous l'aurait pas promise, nous serions encore obligé de le connaître, de l'aimer et de le servir.

L'éternité est une durée qui ne finit jamais.

5. Q. Devons-nous prendre plus de soin de notre âme que de notre corps.

R. Oui, nous devons prendre plus de soin de notre âme que de notre corps, parce qu'elle est d'une *nature bien supérieure* à notre corps et qu'en la *perdant nous perdons Dieu et le bonheur éternel*.

— *Notre âme est d'une nature bien supérieure à notre corps*, cela signifie que notre âme est plus précieuse que notre corps.

Perdre son âme, c'est aller en enfer ; c'est aussi perdre Dieu et le bonheur éternel, parce que ceux qui vont en enfer ne verront jamais Dieu, et ne seront jamais heureux.

(1) Voir l'Explication littérale et sommaire du Catéchisme de M. l'abbé Lasfargues. En vente au Patronage, Québec.

6. Q. Que devons-nous faire pour nous sauver ?

R. Pour nous sauver, nous devons *adorer Dieu* par la *foi, l'espérance et la charité*, c'est-à-dire, nous devons *croire* en lui, *espérer* en lui, et *l'aimer* de tout notre cœur.

— *Adorer Dieu*, c'est lui montrer par des actes intérieurs et extérieurs que nous le respectons comme le créateur de toutes choses et que nous l'aimons de tout notre cœur.

Nous témoignons à Dieu notre respect et notre amour par des actes intérieurs, en pensant à lui, en lui parlant avec soumission ; par des actes extérieurs en faisant des actes de religion avec ou devant d'autres personnes. Ces actes intérieurs et extérieurs sont nécessaires pour adorer Dieu véritablement.

C'est par la foi que nous croyons en Dieu, c'est par l'espérance que nous espérons en lui, c'est par la charité que nous l'aimons de tout notre cœur.

(à suivre)

HISTOIRE SAINTE (1)

II.—ADAM ET ÈVE.—LE PARADIS TERRESTRE

10. Dieu plaça Adam dans un jardin délicieux, appelé le *Paradis terrestre*.

11. Ensuite il envoya à Adam un profond sommeil, pendant lequel il lui retira une de ses côtes, dont il forma la *femme*. Dieu la donna pour compagne à Adam : ce fut ainsi qu'il institua le mariage.

12. Le nom de la première femme fut *Eve*, qui signifie *mère du genre humain*.

13. Le Paradis terrestre était arrosé par un grand fleuve et, on y trouvait les arbres les plus beaux et les fruits les plus exquis.

14. Parmi les arbres était l'*arbre de la science du bien et du mal*.

15. Dieu dit à l'homme : " Mangez des fruits de tous les arbres du Paradis, mais ne touchez pas au fruit de l'*arbre de la science du bien et du mal*, car si vous en mangez, vous mourrez."

Questions

II.—10. Où Dieu plaça-t-il Adam ?—11. Comment Dieu forma-t-il la première femme ?—12. Quel fut le nom de la première femme ? Que signifie le mot Ève ?—13.—Faites la description du Paradis terrestre.—14.—Quel arbre remarquait-on particulièrement ?—15. Que permit Dieu à l'homme ? Que lui défendit-il ?

LANGUE FRANÇAISE

Cours préparatoire

VOCABULAIRE.—(Association des idées). Faire nommer aux élèves ce qu'il y a ordinairement dans la maison ; écrire les mots trouvés au tableau noir, faire copier ces mots puis les dicter.

DICTÉE.—Table, chaises, armoires, croix, images, poêle, lits, horloge, canapé, bureau, buffet.

ORTHOGRAPHE.—Épeler lentement et distinctement les mots de la dictée. Faire épeler les élèves.

GRAMMAIRE.—1° Souligner d'un petit trait les *e muets* contenus dans les mots de la

(1) Voir l'Année Préparatoire d'Histoire-Sainte par Bénard.

courte dictée ci-dessus. 2° Copier de nouveau cette dictée en soulignant les *é* fermés. 3° Copier et distinguer les *è* ouverts. 4° Faire apprendre la règle qui suit : " Il y a trois sortes d'*e* : l'*e* muet, comme dans homme, semez ; l'*é* fermé surmonté d'un accent aigu (´), comme dans élé, vérité ; l'*è* ouvert, surmonté d'un accent grave (`), comme dans père, frère, ou d'un accent circonflexe (^), comme dans bête, tête ".

Analyse.—Distinguer dans le texte qui suit, oralement, puis par écrit, les *e* muets, les *é* fermés, les *è* ouverts, les *syllabes*, les *mots*, les *phrases* :

Phrases détachées (copie)

La cuisinière adroite. La carafe vide. Le bon petit frère. La belle prière. La vieille église. Le curé charitable.

Exemple.

<i>e</i> muets	<i>é</i> fermés	<i>è</i> ouverts	<i>syllabes</i>	<i>mots</i>	<i>phrases</i>
frère	curé	prière	ca-ra	carafe	La carafe vide.

RÉCITATION

Un père à son petit garçon

Qu'il en coûte d'être sévère
Tâche, ami, de te souvenir
Du chagrin que se fait ton père,
Quand il faut gronder et punir.

J'aime maman

J'aime maman, qui promet et qui donne
Tant de baisers à son enfant,
Et qui si vite lui pardonne
Toutes les fois qu'il est méchant.

INVENTION.—*Questions variées.*—Quel nom donne-t-on à une ile de verdure que l'on rencontre au milieu des déserts de l'Afrique ? A une masse énorme de neige qui se détache de la montagne ? A un courant d'eau rapide et impétueux ? A une marque qui reste après la guérison d'une plaie ? A un homme qui agit et marche en dormant ? A une tige de fer placée au sommet des monuments pour les garantir de la foudre ?

Réponses : oasis—avalanche—torrent—cicatrice—sommambule—paratonnerre.

RÉDACTION.—Faire raconter *oralement* aux élèves, et le plus *correctement* possible, l'histoiette qui suit, après lecture en classe :

Histoiette

Mélanie est une petite fille désobéissante. Sa maman lui défend de toucher à l'eau, mais la vilaine enfant ne tient aucun compte des recommandations qu'on lui fait. Dès qu'elle peut approcher d'un baquet d'eau, la voilà aussitôt installée à y barbotter autant qu'on lui en laisse le loisir.

Hier, on avait placé dans la cour de la maison une grande bassine pleine d'eau. Vite, Mélanie se glisse sans bruit et s'amuse à jeter des petits cailloux dans l'eau ; puis lui vint à l'idée d'aller chercher au fond de l'eau avec sa main les pierres qu'elle venait d'y lancer. Elle fit un mouvement un peu brusque et pau ! tomba dans la bassine d'où on la retira aussitôt fort heureusement. L'enfant avait gagné un rhume et surtout une grande peur qui faillit la rendre malade, mais du moins la corrigea de son jeu favori.

C.-J. M.

Cours élémentaire

VOCABULAIRE.—Trouver le nom servant à désigner :

Celui qui *écrit* des livres (*écrivain*).—Celui qui *relie* les livres (*relieur*).—Celui qui les *imprime* (*imprimeur*).—Celui qui les *rend* (*libraire*).—Celui qui vend des *graines* (*grainetier*).—Celui qui *ferme* les chevaux (*maréchal-ferrant*).

ORTHOGRAPHE ET GRAMMAIRE.—*Voyelles—Consonnes.*—Le maître écrit au tableau :

Voyelles : a, e, i, o, u, y. *Consonnes* : b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, q, r, s, t, v, x, z.

Définition.—Il y a vingt-cinq lettres. Six représentent des sons : a, e, i, o, u, y ; on les appelle *voyelles*. Dix-neuf représentent des articulations : b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, q, r, s, t, v, x, z ; on les appelle *consonnes*.

Exercice oral.—*Faire épeler les mots suivants* : 1° en séparant les syllabes ; 2° en distinguant les voyelles des consonnes : homme, femme, enfant, soldat, cheval, voiture, écuier, maison, porte, fenêtre, perron, église, prêtre, autel.

Analyse.—Distinguer les adjectifs qualificatifs contenus dans la dictée qui suit ; indiquer le genre, le nombre et le nom qualifié par chaque adjectif.

Dictée.—*Un petit enfant à sa mère.*

Mère chérie !

C'est toi, à ce qui m'a été dit, qui m'as appris la première à prononcer le doux nom de Jésus, puis à faire mes premiers pas. Eh bien, *petite mère*, pour toi, demain, sortira de mon cœur la plus *belle* prière que tu y as gravée.

Vers toi aussi, la toute première, se dirigeront mes pas, pour t'offrir mon plus *tendre* baiser accompagné de mes *meilleurs* vœux.

Ton petit

PIERRE-PAUL

RÉCITATION

Le thym et le lierre

« Que je te plains, petite plante !
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin ;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élançe avec lui dans la nue.
—Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue :
Je ne puis sur ce point disputer avec toi ;
Mais je me soutiens par moi-même ;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi. »

FLORIAN.

Le crapaud et le ver luisant

Paisiblement sur l'herbe sombre
Un petit ver blanc reposait.
Modeste, se cachant dans l'ombre,
Sans le savoir il reluisait.
Le vil crapaud sort de sa cave
Tout verdâtre, tout limoneux,
Et l'envieux crache sa bave
Contre le beau ver lumineux.
—Mon Dieu ! Que t'ai-je fait, s'écrie
Le pauvre ver tout éperdu.
D'où te vient donc tant de furie ?
—Et ! dit-il, pourquoi brilles-tu ?

RATISSONNR.

INVENTION.—*Devinette.*—J'habite la basse-cour et je vis au milieu des coqs, des poules et des canards. Je viens des Andes, en Amérique du Sud.

Il y a longtemps que l'on m'a transporté en Europe puis, ramené en Amérique et je m'y trouve bien. Mon corps est plus gros que celui de la poule, mon plumage est d'un noir luisant, je ponds des œufs légèrement verdâtres. Sur la tête, je n'ai qu'une sorte de petite aigrette rouge, mais point de plumes. Ma queue est arrondie, et, quand il me plaît, je la déploie en éventail, comme le paon. Je ne suis pas bavard, car je ne sais dire autre chose que glou ! glou ! glou ! Quel est mon nom.—DINDON.

REDACTION.—*Un jeune enfant à ses parents.*

Bien chers parents.

Je voudrais pouvoir vous écrire un beau compliment ; mais je ne sais le bien faire ; mon cœur renferme une trop grande abondance de bons sentiments pour vous. Ce que je puis exprimer le plus facilement, le voici, parents chéris : je vous aime de tout mon cœur et je vous embrasse de même. Je viens aussi vous dire que je demande au petit Jésus de la crèche qu'il vous accorde une bonne santé, une bien longue vie pour le bonheur de tous

ceux qui vous aiment et surtout pour celui de votre petite Marie qui ne pourrait vivre heureuse sans vous.

Voilà mes vœux, chers parents, recevez-les, je vous prie et avec eux ma promesse d'être sage et studieuse en classe.

Votre aimée et respectueuse petite fille.

MARIE.

C.-J. M.

Cours moyen

VOCABULAIRE.—*Qui est-ce qui vend ou qui fabrique* : des habits, des armes, des cordes, des livres, du pain, des couteaux, des horloges, des clous (*tailleur, armurier, cordier, libraire, boulanger, coutelier, horloger, cloutier*).

Modèle du devoir

Celui qui fabrique des habits s'appelle *tailleur*. Celui qui vend des livres s'appelle *libraire*, etc.

ORTHOGRAPHE, IDÉES ET GRAMMAIRE.—I. Dictée : LA RELIGION. (Les élèves traduiront la dictée suivante au singulier : *Divine religion, quel empire tu exerces.*) Divine religion, quel empire vous exercez 1 sur l'homme ! que de vertus vous procurez 2 aux mortels ! ah ! que vous rendez 3 heureux celui que vous pénétrez 4 de vos vérités sublimes ! vous lui donnez 5 un asile contre le vice, un refuge contre le malheur. Si l'inconstante fortune sourit à ses innocents désirs, tant qu'il coule des jours sans nuages, vous savez 6 les embellir encore ; vous venez 7 ajouter un nouveau plaisir au bien qu'il fait à ses semblables ; vous donnez 8 un charme de plus aux délices d'une bonne action ; votre sévérité même est un bienfait ; vous ne retranchez 9 du bonheur que ce qui pourrait le corrompre ; vous ne défendez 10 de chérir que ce qu'on rougirait d'aimer. Si le sort accable, au contraire, une âme soumise à vos lois saintes, c'est alors surtout, c'est alors que vous lui prêtez 11 votre plus ferme appui. Sans prescrire l'insensibilité, que la nature rend impossible, vous nous apprenez 12 à surmonter les maux dont vous permettez 13 qu'on s'afflige ; vous descendez 14 dans les cœurs déchirés, vous calmez 15 leurs douleurs cuisantes, vous leur présentez 16 un dernier espoir, et vous n'éteignez 17 pas ce pur sentiment qui les fait souffrir et qui les fait vivre.

d'après FLORIAN.

Corrigé

1 Tu exerces—2 tu procures—3 tu rends—4 tu pénètres—5 tu donnes—6 tu sais—7 tu viens—8 tu donnes—9 tu te retranches—10 tu ne défends—11 tu lui prêtes—12 tu nous apprends—13 tu permets—14 tu descends—15 tu calmes—16 tu leur présentes—17 tu n'éteins.

II. *Analyse* : L'amour de la vérité est un élément essentiel du véritable bonheur.

Analyse de la phrase

<i>sujet</i>	<i>verbe</i>	<i>attribut</i>
L'amour de la vérité	est	un élément du véritable bonheur

ANALYSE DES MOTS

L' pr le	art. s. m. s. dét. amour
amour	n. c. m. s. suj. de est.
de	prép. unit amour à vérité.
la	art. s. f. dét. vérité.
vérité	n. c. f. s. complément déterminatif de amour.
est	verbe qui a pour sujet amour
un	adj. numéral m. s. dét. élément.
élément	n. c. m. s. attribut de amour.
essentiel	ad. qual. m. s. qual. élément.
du	art. comp. m. s. dét. bonheur.
véritable	ad. qual. m. s. qual. bonheur.
bonheur	n. c. m. s. complément déterminatif de élément.

Récitation

LE MOUTON

« Petit mouton dont rien ne trouble le repos,
 Comment peux-tu sans résistance,
 Te laisser tondre ainsi la laine sur le dos ?
 Te dépouiller de ta substance ?—

Je suis là de bon cœur : c'est mieux que de sang-froid.
 Il est doux de servir, et je gagne ma peine ;
 Mon maître se fera des habits de ma laine :
 Je n'aurai pas trop chaud, il n'aura pas trop froid !

Dieu nous commande l'assistance.
 Et quand d'un cœur joyeux on s'est abandonné,
 On gagne encore parfois de la reconnaissance,
 Et cela vaut deux fois tout ce qu'on a donné.

LOUIS RATISBONNE.

Faire raconter cette fable aux enfants, la leur faire apprendre par cœur.
 Expliquer les mots : résistance, substance, sang-froid, assistance, reconnaissance.

INVENTION.—Expliquer les proverbes suivants : *Adorer le veau d'or*. Faire la cour à un homme de peu de mérite à cause de ses richesses.—*La peur donne des ailes*. Elle précipite la marche, la course.—*Bâtir des châteaux en Espagne* : se nourrir d'espérances chimériques.

RÉDACTION.—*Elle n'avait pas d'amies*.—(Histoire à raconter et à faire raconter par écrit.)

Gabrielle est une des élèves les plus studieuses de sa classe, comme elle est aussi la plus sage des petites filles. Chez elle on la propose comme exemple à ses frères et sœurs. En classe, on la donne comme un modèle à suivre à ses petites compagnes.

Pourtant personne n'envie le bonheur de Gabrielle, et elle-même convient peut-être tout bas qu'elle n'est pas heureuse. C'est que Gabrielle est une enfant froide, un peu orgueilleuse et concentrée : elle n'est pas affectueuse pour les autres. On ne l'aime point, et toutes le lui font sentir.

Or, l'autre jour, pendant la récréation, la porte s'ouvrit, et une petite fille en vêtements de deuil, pâle, souffrante et les yeux rouges, entra. Les enfants firent silence et considérèrent avec curiosité la nouvelle venue. Puis, comme elle était triste, on jugea qu'elle ne serait pas amusante. On la laissa donc seule, et les jeux reprirent.

Gabrielle, qui commençait à souffrir de son isolement, éprouva un grand sentiment de pitié pour la petite délaissée. Elle s'approcha d'elle, lui parla doucement et trouva des mots charmants pour sécher les larmes sur le visage de la fillette.

Celle-ci la prit tout de suite en affection. Et c'est ainsi que la pitié pour la souffrance d'une autre enfant, amena Gabrielle à prononcer aussi ce doux nom " d'amie ".

Questions et explications

Quels sont les défauts et les qualités de Gabrielle ?—Qu'est-ce qu'être concentrée ?
 Quand dit-on de quelqu'un qu'il est sympathique ?—Pourquoi Gabrielle s'intéressa-t-elle à la petite fille en deuil ?—Comment la consola-t-elle ?—Pourquoi eut-elle enfin une amie ?

Cours supérieur

VOCABULAIRE.—*Préfixes* (suite). Exprimer chaque définition suivante par le verbe formé d'un des mots en italique et par un des préfixes : ac, af, al, an, ap.

Faire prendre une *coutume* (accoutumer). Rendre plus *ferme* (affermir). Rendre *languissant* (alanguir). Forcer à garder le *lit* (aliter). Admettre dans la *noblesse* (anoblir). Assortir par *paires* (appairer). Mettre ensemble des choses *pareilles* (appareiller).

C.-J. M.

ORTHOGRAPHE, IDÉES ET GRAMMAIRE

DICTÉES

I.—IMPORTANCE DE LA COLONISATION

La colonisation est l'œuvre par excellence, l'œuvre vitale, et elle seule peut nous assurer une prospérité *normale*, solide et durable. En elle est, en fait, le fondement de notre édifice national. L'établissement de nos régions les plus favorisées est la base même de notre développement. C'est uniquement par l'*expansion* de notre race que nous arriverons à *poser* sur le sol de l'Amérique un pied ferme, et à *l'y maintenir* en dépit de tous les *assauts*. Il faut que le petit peuple *franco-canadien* s'accroisse et se fortifie sur son propre sol, s'il veut faire une *concurrence* au moins égale, sinon victorieuse, aux races *scandinave, teutonne et anglo-saxonne* qui débordent à flots pressés sur le continent américain. Il le faut, parce que ces races nous sont *antipathiques*, sinon *hostiles* à des degrés divers, et parce que rien ne leur conviendrait si bien que notre *disparition*. Il faut *coloniser*, nous répandre comme une marée montante dans l'est de l'Amérique britannique, afin de contre-balancer l'Ouest colossal où se déverse déjà l'élément anglais de nos cantons ruraux et une grande partie de celui d'Ontario même. Il le faut, autant dans l'intérêt de la religion que dans celui de la nationalité, deux choses qui n'en font qu'une pour le Canadien-Français, comme l'image dédoublée d'un même objet, comme la moitié par égard au tout, comme deux éléments *essentiels* l'un à l'autre. Toute considération doit s'incliner devant la question de race ; tout intérêt majeur, oserons-nous dire, toute industrie, si vaste et si précieuse qu'elle soit, doit lui céder le pas.

ARTHUR BUIES.

(L'Outaouais supérieur).

Explications et exercices.—*normale*, cet adjectif indique un *état régulier*. *Ecole normale*, où l'on forme les maîtres qui devront plus tard enseigner suivant *les règles, la bonne méthode.*—*expansion* : action de s'étendre, de se développer.—*poser, pauser* : *poser* signifie *mettre, établir* ; *pauser* signifie *attendre, faire une pause.*—à *l'y maintenir* : que signifie *l'y* ? *l'* est mis pour *le*, pronom qui remplace *pied* ; *y* est mis pour *sur le sol* : *maintenir* quoi ? *le pied* (l') ; sur quoi ? *sur le sol* (y).—*assauts*, quel est le verbe ? *assaillir.*—*franco-canadien* : employé comme adjectif pas de majuscules. Formez des mots semblables avec *Anglais, Américain* : *anglo-américain* ; *Autrichien, Hongrois* : *austro-hongrois* ; *Espagnol, Américain* : *hispano-américain*, etc.—*s'accroisse et se fortifie* : Quel mode ? subjonctif sous la dépendance de *il faut*. Si on commençait par *il faudrait*, on continuerait... ? *s'accrût et se fortifiât.*—*concurrence* : donnez des mots de la même famille ? *concourir, concours, courir, course, cur-*

seur, précurseur, recours, recourir. etc.; *faire concurrence* signifie *courir avec* (faire des efforts, son possible) pour arriver avant, remporter le prix, être le premier, etc.—*Scandinave, teutonne et anglo-saxonne*: les Suédois, Norvégiens; Allemands; Anglais. Pourquoi ces mots singuliers puisque *rares* est au pluriel? Il y a plusieurs races, mais *une seule scandinave, une seule teutonne*, etc.—*antipathiques*: le contraire? *sympathiques*. *Sympathique*, porté à partager les mêmes sentiments; *antipathique*, qui a des sentiments contraires.—*hostiles*: ennemis.—*disparition*: donnez des mots de la même famille? *disparaître, comparution, comparaître, apparition, apparaître*, etc. Remarquer l'u dans comparution.—*coloniser, nous répandre*: Que pourrait-on mettre au lieu de l'infinif? Le subjonctif présent: *que nous colonisions, que nous nous répandions*...—*essentiels*: ce qui est *essentiel* est tellement nécessaire que l'être ne peut exister sans cela. *L'essence* d'un être est ce qui le distingue, ce qui le caractérise.

On peut faire indiquer la fonction de tous les noms; faire copier tous les noms masculins, puis tous les noms féminins; tous les noms de personne, de choses sensibles matérielles, de choses immatérielles, etc.

II.—LE 15 AOUT A LA MISSION DU LAC TÉMISCAMINGUE

Dès le point du jour, les Indiens arrivent en foule dans leurs canots, avec leurs femmes et leurs enfants, déjà *attifés* de leurs costumes pittoresques et *multicolores*, et se répandent de tous côtés, envahissant la Mission, *s'abordant, se questionnant, se demandant* mille choses, mais sans tumulte, sans bruit, avec une étrange tempérance de mouvements—car l'Indien est sobre de gestes et de paroles,—pendant que tout autour d'eux court ce murmur d'allégresse qui semble chanter dans l'air, que sur la plage arrivent *incessamment* de nouveaux canots, que le *va-et-vient* ne cesse pas et que les apprêts les plus *chatoyants*, les plus pompeux, *se font* pour l'unique et touchante cérémonie.

Et ce ne sont pas seulement les Indiens qui sont venus, mais encore les colons des endroits les plus reculés, des voyageurs, quelquefois assez nombreux; en sorte que ce rivage, la veille encore si tranquille et si désert, se voit *inondé* aujourd'hui par une foule bariolée, revêtue de tous les costumes et présentant les aspects les plus divers et les plus bizarres.

La petite cloche de la chapelle fait entendre son carillon *grêle*. La foule entière, recueillie, muette, s'avance comme une longue vague vers l'humble sanctuaire que l'on aperçoit à cent pas en arrière du monastère, et que l'on a entouré et décoré de tout ce que la piété *ingénue* et les modiques ressources d'un pareil lieu *peuvent* offrir pour un jour de grande solennité. Les sons de l'harmonium, que *presse* un frère convers, envahissent et font trembler la voûte du fragile édifice, pendant que des centaines de voix répondent à la voix du prêtre qui vient d'*entonner* la grand'messe.

ARTHUR BUIES.
(L'Outaouais supérieur).

Explications et exercices.—Dès le point du jour: Exprimez la même pensée en employant un verbe? Dès que le jour commence à *poindre* (à paraître comme un *point*).—*attifés*: ornés, parés.—*multicolores*: du latin *multum* (beaucoup) ou *multi* (nombreux) de beaucoup de couleurs. Autrefois on disait *moult* pour beaucoup: Un *moult* vaillant chevalier.—*s'abordant, se questionnant, se demandant*: ces trois verbes sont *réciroques* et non *réfléchis*. Dans le verbe *réfléchi*, l'action est faite par le sujet et revient sur lui directement ou indirectement. Dans le verbe *réciroque*, il y a deux sujets, deux actions *semblables* mais *distinctes*. L'action du premier va au second, et celle du second va au premier. Dans les *mod:s personnels*, les verbes *réciroques* ne s'emploient nécessairement qu'au *pluriel*.—*incessamment*:

revoir les terminaisons *emment* et *amment* des adverbes : récent, récemment ; constant, constamment.—*Va-et-vient* : ce nom composé invariable signifie un mouvement dans lequel on va et vient sans cesse. On peut exprimer la même idée en disant...? les allées et venues.—*Chatoyants* : qui attirent le regard par des reflets brillants et changeants.—*se font* : quel est le vrai sens ici? *sont faits*. La voie réfléchie s'emploie parfois pour la voie passive : Un complot *se trame* dans l'ombre ; cela veut dire : Un complot *est tramé* dans l'ombre.—*inondé* : (enseveli dans l'onde) est employé ici au figuré ; dans la pensée la foule est comparée à un flot qui envahit.—grêle : aigu et faible.—*ingénue* : (naïve, simple) quel est le nom?...ingénuité.—*peuvent* : faites remarquer les différentes formes du radical : *pouv-oir* *peur-ent*, *puiss-ions*, *pourr-ai*, etc.—*presse* : le sujet? frère. Que signifie *presser des sons*? les produire en grand nombre, à flots...L'expression est originale : on dirait de préférence que les sons se pressent (sortent en foule) sous les doigts du frère...—*entonner* : donner le ton en commençant à chanter ; ce verbe a un autre sens : *mettre en tonneau*.

On peut utilement faire rechercher les *adjectifs* et dire à quel mot ils se rapportent ou de quel sujet ils sont attribués.

H. NANSOT.

ANALYSE

L'homme, qui habite aujourd'hui les villes, vivait autrefois dans les forêts.

Analyse de la phrase

Dans cette phrase il y a deux propositions :

1ère prop. : l'homme vivait autrefois dans les forêts. 2e prop. : qui habite aujourd'hui les villes.

1ère Proposition

sujet		l'homme
verbe		vivait
compléments		autrefois, dans les forêts.

2ème Proposition

sujet		qui
verbe		habite
compléments		aujourd'hui, les villes.

Analyse des mots

l' (pour le)		art. simpl. m. s. dét. hom.me.
homme		n. comm. m. s. sujet de habite
qui		pro. rel. 3e pers. m. s. ant. homme et sujet de habite.
habite		v. act. 1ère cong. rég. ind. prés. 3e p. s. qui a pour sujet qui.
aujourd'hui		adv. de temps. compl. circonstanciel de habite.
les		art. simpl. f. pl. dét. villes.
villes		n. com. f. pl. compl. dir. de habite.
vivait		v. neut. 4e cong. irrég. ind. 3e p. s. qui a pour sujet homme.
autrefois		adv. de temps compl. circonstanciel de vivait.
dans		prép. unit vivait à forêts.
les		art. simpl. f. pl. dét. forêts.
forêts		n. comm. f. pl. compl. circ. de lieu de vivait.

C.-J. M.

RÉCITATION

Le Lion et le Rat

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux en cette occasion
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eut affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rêts
Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force et que rage.

LAFONTAINE.

INVENTION.—Remplacer par un nom, chacune des périphrases suivantes : L'auteur des *Anciens Canadiens* (de Gaspé).—Le satellite de la terre.—L'organe de l'ouïe.—Le Céleste-Empire (la Chine).—La Reine de l'Adriatique (Venise).—L'esclave phrygien.—L'historien de la nature (Buffon).—Le vainqueur de Carillon (Montcalm.)

RÉDACTION.—I. Lettre à une amie qui vient de perdre sa mère.

Développement

Ma bien chère Jeannette,

C'est avec un cœur bien ému que je te trace ces lignes, car je compatis de toute mon âme à la peine que tu éprouves par le vide cruel qui vient de se faire autour de toi. Il est toujours fort triste de perdre les siens, mais quand il s'agit d'une mère, hélas ! la douleur est à son comble.

Je voudrais cependant essayer de te consoler un peu ; à dire vrai, je m'en trouve incapable, tant je me sens accablée moi-même, à la seule pensée de ton chagrin. Pleure, oui, pleure, ma tendre amie, cette bonne mère si digne de ton affection et de tes larmes ; mais que tes yeux mouillés se tournent vers Dieu et que ton front s'incline devant sa volonté sainte. Prie : la prière adoucit tout.

Et, ma chère Jeannette, ce que tu ne dois pas oublier, c'est qu'en qualité d'aînée, de nouveaux devoirs s'imposent naturellement à toi : ceux de consoler ton père et d'être la fidèle gardienne de tes petits frères et de ta petite sœur. Sur toi, désormais, pèseront en partie les responsabilités du ménage ; il va donc te falloir de l'énergie et du courage ; c'est pourquoi il ne faut pas te laisser trop abattre afin de faire face à ta situation, le mieux possible. Ton trop grand abattement ruinerait ta santé, en même temps, il affligerait ton

père doublement et enfin, il nuirait sensiblement aux trois petits anges laissés à ton affection et à tes soins dévoués. Ils sont bien jeunes, les chers enfants ; ils ont encore besoin des douceurs d'une mère. Oh ! sois leur petite mère. Aime-les, chéris-les, veille sur tous leurs besoins ; cette façon d'agir sera un témoignage de ta piété filiale.

Prends courage, ma bien chère amie, le bon Dieu t'aidera.
Pour moi, je t'aime plus que jamais.

AURÉLIA.

II.—VOLER L'ÉTAT N'EST PAS VOLER

SOMMAIRE.—Que pensez-vous de ce vieil adage ? Démontrez-en la fausseté et faites connaître les fâcheuses conséquences des vols ou fraudes au préjudice de l'État. Ne perdez pas de vue que l'État, c'est au point de vue financier l'ensemble des contribuables. Montrez la légitimité de l'impôt.

Développement

Voler l'État, ce n'est pas voler, dit un adage fort populaire encore ; aussi voit-on bien des personnes fort honnêtes d'ailleurs, qui ne se font aucun scrupule de se soustraire, lorsqu'elles le peuvent, à leurs obligations de contribuables : le mensonge, la fraude, tous les moyens leur servent pour frustrer le trésor public. Ces mêmes personnes ne déroberaient pas une épingle à leur voisin et s'imposeraient les plus dures privations pour payer leurs dettes, elles flétrissent énergiquement du nom de voleur, celui qui s'empare du bien d'autrui ; mais *voler l'État* ou le *Gouvernement*, répètent-elles, ce n'est pas voler. Or, qu'est-ce que c'est que l'État ?—C'est une vaste association comprenant tous les citoyens d'un même pays ; en le volant, on vole des milliers de personnes et soi-même. Si tous les contribuables pensaient que voler l'État ce n'est pas voler, la caisse du gouvernement serait bientôt vide et on ne pourrait la combler que par de nouveaux impôts.

Il faut bien, en effet, que l'État prélève cette somme énorme, qui s'appelle l'impôt, sans laquelle la société se disloquerait : sans elle, plus de soldats, plus de juges, plus de postes, plus d'écoles, plus de chemins, plus rien que le désordre le plus complet.

Nous faisons donc preuve d'intelligence et de bon sens en comprenant que payer les impôts est un devoir, puisque ce devoir se traduit en bienfaits de toute nature pour nous tous. Les mauvais citoyens seuls trouvent injuste que l'État leur demande des impôts et que voler l'État ce n'est pas voler.

C.-J. M.

MATHÉMATIQUES

ARITHMÉTIQUE

(Tous droits réservés)

Faites comprendre les questions au moyen de points sur le tableau noir ou au moyen du boulier compteur

19° 72 points et 12 points, combien de points ? Combien de fois 12 p. en 84 p. ? 7 fois 12 ?

20° 84 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 96 p. ? 8 fois 12 ?

21° 96 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 108 p. ? 9 fois 12 ?

22° 108 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 120 p. ? 10 fois 12 ?

- 23° 120 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 132 p. ? 11 fois 12 ?
 24° 132 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 144 p. ? 12 fois 12 ?
 25° Comptez de 12 en 12 jusqu'à 144.
 26° Comptez à rebours de 12 en 12 de 144 à zéro.
 27° Comptez de 12 en 12 de 1 à 145. A rebours de 12 en 12 de 145 à 1.
 28° Comptez de 12 en 12 de 2 à 146. A rebours de 12 en 12 de 146 à 2.
 29° Comptez de 12 en 12 de 3 à 147. A rebours de 12 en 12 de 147 à 3.
 30° Comptez de 12 en 12 de 4 à 148. A rebours de 12 en 12 de 148 à 4.
 31° Comptez de 12 en 12 de 5 à 149. A rebours de 12 en 12 de 149 à 5.
 Etc., etc.

Une personne qui devait \$1837 a donné un premier acompte de \$1123, et un deuxième acompte de \$545. Quelle somme doit-elle encore ? Rép. 169.

Combien coûtera la vitrerie d'une maison qui a douze croisées, chacune de 8 carreaux, à 23 cts le carreau ? Rép. 22.08.

FRACTIONS

Le plus petit dénominateur commun. — Addition

Trouvez la somme de $\frac{2}{3}$, $\frac{3}{4}$, $\frac{5}{6}$, $\frac{7}{12}$?

Solution :

$$\frac{2}{3} + \frac{3}{4} + \frac{5}{6} + \frac{7}{12}$$

Transformons les fractions en grandeurs de même espèce. — Pour cela, trouvons d'abord le *plus petit multiple commun* des dénominateurs 3, 4, 6, 12. C'est 12 (Voir règle, page 73).

Lorsque $\frac{2}{3}$, $\frac{3}{4}$, $\frac{5}{6}$, $\frac{7}{12}$ auront été transformés en grandeurs de même espèce, chacune des nouvelles fractions aura 12 pour dénominateur, — 12 sera donc un dénominateur commun à toutes ces fractions, pour cette raison on l'appelle **dénominateur commun**.

Dans 1 entier combien de 12ièmes ? Rép. 12. — Dans $\frac{1}{2}$ combien de douzièmes ? Rép. $\frac{12}{2}$. — Dans $\frac{2}{3}$ combien ? Rép. $\frac{12}{3}$.

Dans 1 entier combien de 12ièmes ? Rép. 12. — Dans $\frac{1}{4}$ combien de 12ièmes ? Rép. $\frac{12}{4}$. — Dans $\frac{3}{4}$ combien de 12ièmes ? Rép. $\frac{12}{4}$.

Dans 1 entier combien de 12ièmes ? Rép. 12. — Dans $\frac{1}{6}$ combien de 12ièmes ? Rép. 2. — Dans $\frac{5}{6}$ combien de 12ièmes ? Rép. $\frac{12}{6}$.

$\frac{7}{12}$ est déjà en 12ièmes.

$\frac{2}{3} + \frac{3}{4} + \frac{5}{6} + \frac{7}{12}$ transformés nous donnent $\frac{8}{12} + \frac{9}{12} + \frac{10}{12} + \frac{7}{12} = \frac{34}{12} = 2\frac{10}{12} = 2\frac{5}{6}$. Rép.

Quand les élèves comprennent parfaitement la théorie, on peut se contenter d'écrire le *dénominateur commun* une seule fois.

Voici la meilleure disposition :

$$\begin{array}{r} \frac{2}{3} + \frac{3}{4} + \frac{5}{6} + \frac{7}{12} \\ 8 \\ 9 \\ 10 \\ 7 \\ \hline \end{array}$$

d. c. $\frac{34}{12} = 2\frac{10}{12} = 2\frac{5}{6}$. — Rép.

PERCENTAGE

J'ai acheté des actions d'une banque. La banque déclare un dividende de 5%. A cause du prix que j'ai payé ces actions, ce placement me rapporte 6%. Quelle était la valeur vénale de ces actions, c'est-à-dire quel prix ai-je payé chaque action ?

Solution :

Chaque action me rapporte \$5. Et \$5 sont 6%, ou 6 pour cent, ou $\frac{6}{100}$ de l'argent dépensé à l'acheter. La question se réduit donc à celle-ci : \$5 sont 6% de quelle somme ?

$$\begin{aligned} 100 &= 5 \\ 10 &= \frac{5}{10} \\ 100 &= \frac{5}{100} \times 100 = 500 = \$83\frac{1}{3}. \text{---Rép.} \\ \text{ou avec les décimales} \\ 5 \div .06 &= \$83\frac{1}{3}. \text{---Rép.} \end{aligned}$$

Preuve :

J'ai payé l'action \$83 $\frac{1}{3}$, ce qui est la valeur vénale de l'action. Elle m'a rapporté \$5. Si je prends 6% de \$83 $\frac{1}{3}$ j'ai $83\frac{1}{3} \times .06 = \5 .

ALGÈBRE

INTRODUCTION

Ces exercices sont gradués de manière à servir de trait d'union entre l'arithmétique et l'algèbre

20° La somme des âges d'un homme et de son fils est de 32 ans, et dans quatre ans l'âge du fils sera égal au tiers de l'âge du père. Quel est l'âge de chacun maintenant ?

Solution :

$$\begin{aligned} \text{Soit } x &\text{ l'âge du fils ;} \\ \text{Alors } 32-x &\text{ l'âge du père.} \\ 3(x+4) &= (32-x) + 4 \\ 3x+12 &= 36-x \\ 3x+x &= 36-12 \\ 4x &= 24 \\ x &= 6, \text{ âge du fils.} \\ 32-x &= 26, \text{ âge du père.} \end{aligned}$$

21° A peut faire un ouvrage en 12 jours, B en 18 jours, et C en 24 jours. Combien de jours prendront-ils s'ils travaillent ensemble ?

Solution :

$$\begin{aligned} \text{Soit } x &\text{ le nombre de jours.} \\ \text{Dans 1 jour A ferait } \frac{1}{12}, &\text{ dans } x \text{ jours } \frac{x}{12}. \\ \text{Dans 1 jour B ferait } \frac{1}{18}, &\text{ dans } x \text{ jours } \frac{x}{18}. \\ \text{Dans 1 jour C ferait } \frac{1}{24}, &\text{ dans } x \text{ jours } \frac{x}{24}. \\ \frac{x}{12} + \frac{x}{18} + \frac{x}{24} &= 1 \text{ ou tout l'ouvrage.} \end{aligned}$$

Multipliant par 72 le plus petit multiple commun des dénominateurs, on a :

$$\begin{aligned} 6x+4x+3x &= 72 \\ 13x &= 72 \\ x &= 5\frac{2}{3} \text{ jours.---Rép.} \end{aligned}$$

PREMIERS ÉLÉMENTS DE GÉOMÉTRIE PRATIQUE

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

1° CORPS.—La matière est distribuée en parties distinctes, dont chacune porte le nom de *corps*.

2° **ÉTENDUE.**—Chaque corps occupe une certaine portion d'espace. La portion d'espace occupée par un corps est l'*étendue* de ce corps.

3° En général, l'étendue présente trois *dimensions* qu'on nomme longueur, largeur et épaisseur.—L'épaisseur s'appelle aussi hauteur ou profondeur.

Quelquefois les trois dimensions sont bien tranchées, comme dans une règle, une brique, un mur, un fossé, une pièce de bois équarrie; d'autres fois elles sont confuses et indéterminées, comme dans une pierre brute, une éponge, un tas de sable.

4° **VOLUME.**—Quand on considère à la fois les trois dimensions dans un corps, l'étendue prend le nom de *volume*, de *solide* ou de *capacité*.

5° **SURFACE.**—Bien souvent on ne s'occupe que de deux dimensions, *longueur* et *largeur*, comme dans la superficie d'un champ, d'une cour, d'un plancher; dans ce cas l'étendue à deux dimensions porte le nom de *surface*. Ainsi la surface n'a pas d'épaisseur.

6° **LIGNE.**—Quelquefois aussi on ne considère qu'une seule dimension, la *longueur*; quand il s'agit, par exemple, d'apprécier la distance de deux villes, la hauteur d'un édifice, la profondeur d'un bassin, etc. Cette étendue à une seule dimension se nomme *ligne*.

7° **POINT.**—Enfin l'absence de toute dimension constitue ce qu'on appelle un *point*; ainsi l'extrémité d'une ligne, l'intersection de deux lignes sont des points.

8° En résumé: le volume ou solide a trois dimensions, *longueur*, *largeur* et *épaisseur*. Le volume est limité par des *surfaces*. Les surfaces ont deux dimensions, longueur et largeur. Les surfaces sont limitées par des *lignes*. Les extrémités des lignes sont des points.

NOTE. Il ne faut pas croire que la surface d'un corps forme partie du corps, il n'en est rien. Plongez un bloc d'acier poli dans un vase rempli d'eau. La surface de chaque face de ce bloc ne sera composée ni d'eau ni d'acier, mais de l'espace compris entre l'acier et l'eau. Il y a dans la surface d'un bifeck moins de nourriture qu'il n'y en a dans l'odeur de ce bifeck. Il ne faut pas croire non plus que la ligne forme partie de la surface.

J. AHERN.

LANGUE ANGLAISE

LEÇONS D'ANGLAIS D'APRÈS LA MÉTHODE NATURELLE PAR J. AHERN

(Tous droits réservés.)

Leçon quatorzième

Review previous lessons.

The sentences of last lesson when united will be:

1. Columbus and Jacques Cartier were great discoverers.
2. Montreal and Quebec are cities.
3. The St. Maurice and the Saguenay are rivers.
4. Quebec, Ontario, New Brunswick and Nova Scotia, are provinces.
5. The potato, onion, and cabbage are vegetables.
6. The apple, pear, peach and plum are fruits.

Q. *What is the subject of the first sentence?* **Ans.** Columbus and Jacques Cartier.

Q. *What is the predicate of the first sentence?* **Ans.** were great discoverers.

Similar questions for the other sentences. Underline with a single line the subjects of above sentences, with a double line the predicates.

Dictate the following sentences :

The boy plays.
The boy skates.
The boy slides.

- Q. How many sentences have you written ? **Ans.** I have written three sentences.
Q. Read the first sentence. **Ans.** The boy plays.
Q. Read the second sentence.—Read the third sentence.
Q. What is the subject of each of the three sentences ? **Ans.** The words: The boy.
Q. Name the predicate of the first sentence. **Ans.** plays.
Q. Name the predicate of the second sentence. **Ans.** skates.
Q. Name the predicate of the third sentence. **Ans.** slides.
Q. Unite these three sentences into one. **Ans.** The boy plays, skates, and slides.
Unite the following into single sentences :

- 1 { The dog barks.
 { The dog bites.
- 2 { The bee makes honey.
 { The bee makes wax.
- 3 { The girl studies.
 { The girl reads.
 { The girl writes.
- 4 { The farmer sows.
 { The farmer plows.
 { The farmer harrows.
 { The farmer reaps.
- 5 { The grocer sells tea.
 { The grocer sells coffee.
 { The grocer sells sugar.
 { The grocer sells molasses.

DICTIONNAIRE

THE ASS IN THE LION'S SKIN

An Ass once put on a Lion's skin. It did not fit him very well, but he found that in it he could frighten all the timid, foolish little animals, so he amused himself by chasing them about.

By and by he met a Fox, and tried to frighten him by roaring.

"My dear Donkey," said the wise Fox, "you are braying, and not roaring. I might, perhaps, have been frightened by your looks, if you had not tried to roar; but I know your voice too well to mistake you for a Lion."

VIOLETS

Under the green hedges after the snow,
There do the dear little violets grow ;
Hiding their modest and beautiful heads
Under the hawthorn in soft mossy beds.

Sweet as the roses, and blue as the sky,
Down there do the dear little violets lie ;
Hiding their heads where they scarce may be seen,
By the leaves you may know where the violet has been.

J. MOULTRIE.

GÉOGRAPHIE

2ÈME LEÇON.—LA CARTE D'UN VILLAGE

Représenter toutes ces choses sur une feuille de papier, comme les verrait un oiseau qui volerait juste au-dessus du village, c'est faire une *carte de géographie*. La figure 2 représente cette carte.

On y voit l'église C; les rues R; la maison d'école E; la rivière RV; le pont P; les chemins CH; les routes RO; les coteaux CO; et les bois BO.

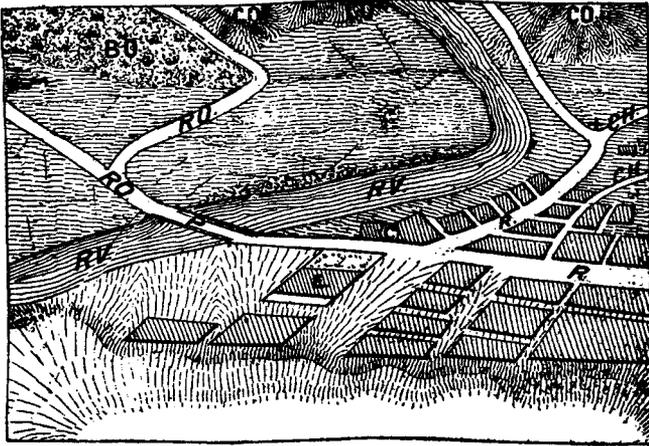


Fig 2.—La carte du village qui est représenté Lec. 1.

FIG. 2. On peut représenter aussi d'une manière semblable, sur une feuille de papier, une étendue de pays plus grande que le village et ses environs. On fait, par exemple, la carte d'un comté avec les rivières, les collines, les bois, les villes, les villages, les routes, les chemins et aussi les chemins de fer; tout cela est marqué sur la carte du comté.

On fait de même de la carte de géographie qui représente une province, tout le Canada ou les autres pays.

C.-J. M.

—d'après A. SEIGNETTE.

SCIENCES USUELLES

L'HOMME

2ÈME LEÇON.—COMMENT ON DIGÈRE.—(Suite)

6.—*La nourriture passe dans le sang.*—Si on se fait une écorchure, il sort de notre corps un liquide rouge, c'est le *sang*. Le sang sert à aller porter la nourriture dans toutes

les parties du corps. C'est dans le sang qu'arrive, à travers l'estomac ou à travers l'intestin, le liquide qui a été formé par le morceau de pain digéré.

COMMENT LE SANG CIRCULE

7.—*Cœur*.—Le sang va porter la nourriture à toutes les parties du corps. Comment cela se fait-il?

Appuyons la main sur notre poitrine, un peu à gauche, nous sentons des battements, ce sont les battements de notre cœur. Le cœur est une masse de chair arrondi et un peu pointu vers le bas, qui se trouve dans la poitrine (C, fig. 2).

8.—*Artères, veines*.—C'est le cœur qui envoie le sang dans toutes les parties du corps par des conduits semblables à de petits tuyaux et qu'on appelle *artères*.

Les artères se divisent en un grand nombre de rameaux de plus en plus fins qui vont se distribuer dans toutes les parties du corps.

Lorsque le sang, envoyé par les battements du cœur dans les artères, est allé dans tout le corps, jusqu'à l'extrémité des mains et des pieds (fig. 2), il est ramené au cœur par d'autres conduits qui sont les *veines*.

Les veines venant de toutes les parties du corps forment des rameaux de plus en plus gros qui se réunissent les uns aux autres; elles conduisent le sang en sens inverse des artères et l'amènent ainsi jusque dans le cœur. Le cœur le pousse de nouveau dans les artères, et ainsi de suite.

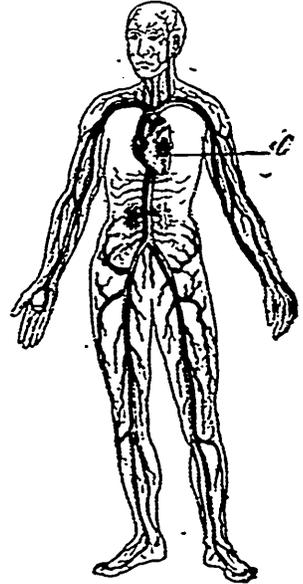


FIG. 2.—Circulation du sang : C, cœur ; les artères sont représentées par des doubles traits, et les veines par des filets noirs.

(D'après l'École moderne).

HISTOIRE

Pour cet enseignement, suivre la méthode *concentrique*, ainsi appelée parce qu'elle est comparable à des cercles concentriques qui vont toujours s'élargissant. Cette méthode a pour objet de donner à chaque enfant, *ne passât-il qu'une année à l'école*, des idées générales sur les principaux faits de l'histoire de son pays. Elle a cependant un défaut : rendre l'enseignement historique trop superficiel. Cet inconvénient se corrige facilement dans le cours moyen et dans le cours supérieur en mettant des manuels bien faits entre les mains des élèves.

A l'école primaire : cours *préparatoire* et *élémentaire*, tous les élèves apprennent l'histoire-sainte et l'histoire du Canada ; au cours *moyen*, tous les élèves étudient ces deux histoires, avec de nouveaux détails, et apprennent les principaux faits de l'histoire des États-Unis. Au cours *supérieur*, on complète l'étude des mêmes histoires en y ajoutant les principales notions des histoires de France et d'Angleterre.

HISTOIRE DU CANADA.—COURS ÉLÉMENTAIRE.—1ER SEMESTRE : Colomb.—Cartier—Roberval—de la Roche—Chauvin—de Chates—de Monts—Champlain—les Sauvages—les Récollets—Louis Hébert, premier colon—le Frère Du Plessis—Fort St-Louis—les Jésuites—Prise de Québec par les Kertk—Champlain revient à Québec—Trois-Rivières—Mort de Champlain—Collège des Jésuites à Québec—de Montmagny—Sillery—Ursulines—Hôtel-Dieu—Montréal—de Maisonneuve—les Iroquois—le P. Jogues—Conseil de Québec—le P. Daniel—Iroquois et Hurons—Sœur Bourgeois—Mademoiselle Mané—les Sulpiciens—Mgr de Laval—Dollard—Séminaire de Québec—Conseil supérieur—Talon—de Courcelles: les Forts—Frontenac—Joliet et Marquette—de la Salle—d'Iberville—Mgr de Saint-Valier—Massacre de Lachine—Siège de Québec par Phipps—Kondiaronk—1711—Louisbourg—1755: les Acadiens—Montcalm—Victoire de la Monongahéla—Carillon—Bataille de Montmorency—Défaite de Montcalm sur les Plaines d'Abraham—Capitulation de Québec—Victoire de Ste-Foye—Capitulation de Montréal.

(Durant le dernier semestre, étudier la Domination anglaise d'une manière complète et sommaire comme ci-dessus). Ainsi, dans le cours d'une année les élèves apprennent les principaux faits de l'histoire de leur pays depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Raconter oralement quelques faits se rapportant aux noms ci-dessus mentionnés. Caractère (qualités et défauts) des personnages: cause et effets des événements rapportés. Le tout sous une forme simple et familière. Autant que possible utiliser les gravures.

À la suite d'un récit, questionner les élèves et les faire parler sur ce qui vient d'être dit.

C.-J. M.

LECTURE HISTORIQUE

ARRIVÉE DE JACQUES-CARTIER A QUÉBEC. — Le 6 de septembre, Cartier mouillait près d'une île qu'il nomma île aux Coudres, parce qu'il y trouva quantité de coudres francs. Le 7 au soir, il jetait l'ancre environ huit lieues plus haut, entre la côte du nord et une autre belle et grande île (l'île d'Orléans), qu'il nomma île de Bacchus, parce qu'il y trouva pour la première fois la vigne sauvage. Il venait d'entrer dans ce qu'il appelle *province de Canada*, qui embrassait tous les environs de Québec. Sur les bords du fleuve, on voyait çà et là quelques cabanes d'écorces, des sauvages demi-nus occupés à faire la pêche de l'anguille et d'autres poissons.

Cartier fit connaissance avec ces sauvages par le moyen de Taïnoagny et de Domagaya, qu'il avait pris, dans son premier voyage, à Honguêdo, (ou Gaspé). Bientôt les navires furent entourés de canots, qui apportaient du poisson, du maïs et des melons en abondance. Le lendemain, on vit arriver l'*agouhanna*, c'est-à-dire, le grand chef, qui s'appelait Donnacona. Douze grands canots l'accompagnaient. Il en fit rester dix en arrière; puis, s'avancant avec les deux autres, il adressa à Cartier une longue harangue de bienvenue; et, quand il apprit le bon traitement que ses deux compatriotes avaient éprouvé en France, il pria le capitaine français de lui donner ses bras à baiser, pour lui témoigner sa reconnaissance. Cartier, après leur avoir fait à tous quelques petits présents, descendit dans le canot de Donnacona, y fit apporter du pain et du vin, pour le traiter lui et sa suite; après quoi on se

sépara avec beaucoup de satisfaction de part et d'autre, et le chef emmena avec lui les deux interprètes Taïnoagny et Domagaya.

Lorsque l'agoulianna se fut retiré, Cartier fit appareiller ses barques pour chercher un lieu propre à l'hivernage de ses vaisseaux. Il côtoya l'île d'Orléans, et "trouva, au bout d'icelle île, un affoure d'eau bel et délectable pour "mettre navires; auquel, dit-il, y a un étroit du dit fleuve fort courant et "profond, large d'environ un tiers de lieue, le travers duquel y a une terre "double, de bonne hauteur, toute labourée, aussi bonne terre qu'il soit possible "de voir. Et là est la ville et demeure du seigneur Donnacona et de nos "deux hommes qu'avions pris le premier voyage; laquelle demeure se "nomme *Stadaconé*." Au pied de cette terre double ou à deux versants, sur laquelle était situé Stadaconé, serpentait une petite rivière à laquelle Cartier donna le nom de Sainte-Croix (aujourd'hui la rivière Saint-Charles), parce qu'il y arriva le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Il y fit entrer la *Grande* et la *Petite Hermine*, et laissa le gallion dans la rade, pour remonter jusqu'à la bourgade d'Hochelega.

L'ABBÉ LAVERDIÈRE.

Faute d'espace nous renvoyons l'Histoire des Etats-Unis à la prochaine livraison.

VARIÉTÉ

LE PATER

(Suite)

SCÈNE DEUXIÈME

Mlle ROSE, ZÉLIE

(Mlle Rose, en robe noire, entre d'un air accablé et presque en chancelant. Zélie va vers elle avec empressement et la soutient).

ZÉLIE

Etes-vous un peu mieux ?

Mlle ROSE

Moi ?... Comment !... En effet,
J'ai dormi. . . Mais le rêve horrible que j'ai fait ! . . .
Ces prisonniers, ce mur, tous ces fusils en joue !
On appelle cela dormir. . . J'ai de la boue
Dans la gorge. . . J'ai soif. . .

(Elle s'assied. Zélie lui apporte un verre d'eau qu'elle boit avidement.)

Plus de bruit de canon ? . . .
Je l'entendais en songe. On ne se bat plus ?

ZÉLIE

Non.

On dit qu'on a vaincu, dans le Père-Lachaise,
Les derniers fédérés.

Mlle ROSE

Oui, c'est vrai, tout s'apaise,
La maison est en ordre. Il fait très beau. L'azur
Du mois de juin jamais n'eut un éclat plus pur.
Le jardin est charmant. Je sens l'odeur des roses.
Elles se moquent bien de nos malheurs, les choses !
Rien n'a changé. Qu'on souffre ou non, tout est pareil.
Les insensibles fleurs embaument au soleil ;
Les stupides oiseaux chantent pour se distraire...
Ça leur est bien égal qu'on ait tué mon frère !

(Avec un sanglot).

Mon bon frère !... perdu pour jamais, pour jamais

(A Zélie).

Personne n'est venu pendant que je dormais ?

ZÉLIE

Si, Blanche, la voisine...

Mlle ROSE

Oui... Du bout de la rue...
Une pauvre famille, et souvent secourue
Par mon frère. L'aïeul à l'hospice est entré,
Et grâce à lui, toujours.

ZÉLIE

... Puis, monsieur le curé.

Mlle ROSE, brusquement

Je ne veux pas le voir !

ZÉLIE

Y pensez-vous, maîtresse ?
Il aimait l'abbé Jean de toute sa tendresse,
Et votre frère était son ami, son bras droit.
Vous consoler, mais c'est son devoir, c'est son droit.
Pouvez-vous recevoir de visite meilleure ?

Mlle ROSE

A-t-il dit qu'il allait revenir ?

ZÉLIE

Tout à l'heure.

Mlle ROSE

Soit, qu'il vienne. Il aimait mon frère. J'avais tort.
 Cependant s'il voulait me parler tout d'abord
 De résignation... Ah ! tant pis, je blasphème !
 Mais je souffre par trop, et ce prêtre lui-même
 N'osera pas, alors qu'un pareil crime a lieu,
 Me vanter la justice et la bonté de Dieu !

(A Zélie).

Tiens, laisse-moi !

(Zélie sort).

SCENE TROISIEME

Mlle ROSE, *seule*

Vraiment, est-ce que je vais vivre ?

Car je vis... et toujours les heures vont se suivre,
 Et toujours cette vieille horloge, à petit bruit,
 Comptera les instants du jour et de la nuit.
 On ne meurt pas du coup d'une chose pareille !
 Non, je n'en suis pas morte, et je ne suis pas vieille.
 Elle est peut-être loin, cette mort que j'attends.
 Je puis durer, qui sait ? cinq ans, dix ans, vingt ans,
 Avec cette douleur toujours vive et sanglante
 Qui croîtra dans mon cœur comme une horrible plante
 Et me déchirera de ses affreux rameaux.
 A la campagne, on tue, au moins, les animaux,
 Quand ils ne sont plus bons à rien... Mais moi que faire ?
 Puisqu'ils ont massacré mon cher enfant, mon frère,
 Je n'ai plus maintenant de raison d'exister.
 Oh ! tenir un de ces bandits, le souffleter,
 Lui cracher au visage et l'égorger ensuite !...
 On les a vaincus, bon ; mais beaucoup sont en fuite,
 Des gens vont leur donner asile, les cacher.
 Et Dieu ne fera rien pour les en empêcher.
 Eh bien, non, non ! C'est trop monstrueux, trop infâme !
 Depuis ce meurtre affreux, je suis une autre femme.
 Mes pieux sentiments d'autrefois sont éteints.
 Je suis du peuple et j'ai retrouvé mes instincts.
 On n'apaisera pas mon atroce souffrance
 En me parlant de ciel, de pardon, d'espérance.
 Depuis hier, j'ai bu mes pleurs, c'est un poison
 Qui, certes, fait bien mal, mais qui rend la raison.
 J'y vois clair, maintenant. Leur bon Dieu, s'il existe,
 N'est rien, puisque le mal triomphe et lui résiste,

Et c'est un Dieu mauvais, ou du moins impuissant ;
 Et, puisqu'il a permis la mort de l'innocent,
 Puisqu'il prend le parti des démons contre l'ange
 Et qui ne souffre pas même que je me venge,
 Lui, ce bon Dieu que j'ai sottement adoré,
 Je n'y crois plus. . . Qu'il vienne à présent, le curé.

(Pendant qu'elle dit ces derniers mots, le curé, vieillard à cheveux blancs, est entré par le fond. Il traverse le petit jardin et s'est arrêté sur le seuil de la chambre. Mlle Rose l'aperçoit).

C'est lui !

FRANÇOIS COPPÉE.

(à suivre)

LE CABINET DE L'INSTITUTEUR

LA RELIGION ET LE DÉCALOGUE

Proudhon est l'homme qui a osé écrire ce blasphème : *Dieu, c'est le mal* ; c'est le plus hardi des écrivains révolutionnaires de notre temps ; le cri de la vérité, quand il s'échappe de telles bouches, n'en a que plus de force. On va voir comment Proudhon a parlé de la religion.

C.-J. M.

Qu'est-ce que la religion ? La religion est l'éternel amour qui ravit les âmes au-delà du sensible, et qui entretient dans les sociétés une inaltérable jeunesse.

Rappelons les bienfaits et les hautes inspirations de la religion. C'est elle qui cimentait les fondements des sociétés, qui donna l'unité et la personnalité aux nations, qui servit de sanction aux premiers législateurs, anima d'un souffle divin les poètes et les artistes, et plaçant dans le ciel la raison des choses et le terme de notre espérance, répandit à flots sur un monde de douleur la sérénité et l'enthousiasme. C'est encore elle qui fit brûler tant d'âmes généreuses du zèle, de la vérité et de la justice, et dans les exemples qu'elle nous laisse, nous avertit de chercher les conditions du bonheur et les lois de l'égalité. Combien elle embellit nos plaisirs et nos fêtes ! Quelle parfum de poésie elle répandit sur nos moindres actions ! Comme elle sut ennobler le travail, rendre la douleur légère, humilier l'orgueil du riche et relever la dignité du pauvre ! Que de courage elle échauffa de ses flammes ! Que de vertus elle fit éclore ! Que de dévouements elle suscita ! Que de torrents d'amour elle versa au cœur des Thérèse, des François de Sales, des Vincent de Paul, des Fénelon, et de quel lien fraternel elle embrasse les peuples, en confondant dans ses traditions et ses prières, les temps, les langues et les races ! Avec quelle tendresse elle consacra notre berceau, et de quelle grandeur elle accompagna nos derniers instants ! Quelle chasteté délicieuse elle mit entre

les époux ! La religion a créé des types auxquels la science n'ajoutera rien ; heureux si nous apprenons de celle-ci à réaliser en nous l'idéal que nous a montré la première !

Le décalogue est l'expression réduite et comme la formule plus généralisée de cette foule d'ordonnances de détail éparses dans le Pentateuque. Le nombre même des commandements du décalogue et leur série n'ont rien de fortuit ; c'est la genèse des phénomènes moraux, l'échelle des devoirs et des crimes, fondée sur une analyse savante, et merveilleusement développée.

Commandements.	Crimes et délits.	Vertus et devoirs.
1er, 2e, 3e, 4e, 5e	1 Impiété. 2 Parricide.	1 Religion, patrie. 2 Piété filiale, obéissance des enfants.
6e	3 Homicide, blessures.	3 Amour du prochain, humanité.
7e	4 Luxure.	4 Chasteté, pudeur.
8e	5 Vol, rapine.	5 Égalité, justice.
9e	6 Mensonge, parjure.	6 Vérité, bonne foi.
10e	7 Concupiscence.	7 Pureté du cœur.

Quel magnifique symbole ! Quel philosophe, quel législateur que celui qui a établi de pareilles catégories et qui a su remplir ce cadre ! Cherchez dans tous les devoirs de l'homme et du citoyen quelque chose qui ne se ramène point à cela, vous ne le trouverez pas. On a épuisé toutes les formes de l'admiration et de l'éloge à propos des *Catégories* d'Aristote ; on n'a pas dit un mot des catégories de Moïse. Ce n'est pas moi qui en ferai le parallèle.

Appuyé sur des bases certaines, le décalogue s'éleva comme une création de Dieu : unité et simplicité dans ses principes, variété et richesse dans les détails. Chacune des formes du décalogue pourrait devenir l'objet d'un long traité.

PROUDHON.

Dans la prochaine livraison de *l'Enseignement Primaire*, M. l'abbé D. M. A. Magnan, curé de St-Gilles, commencera à publier une série d'entretiens populaires sur les grandes vérités catholiques. Ce travail, écrit spécialement pour notre revue, sera intitulé : *A la recherche de la Vérité*.

QUELQUES MOTS SUR L'ÉLECTRICITÉ (1)

L'électricité est la science à l'ordre du jour ; ses découvertes sont dans toutes les bouches : c'est qu'elles se succèdent en provoquant un étonnement et une curiosité bien justifiés. Dans sa marche en avant, elle a été puissamment aidée par un autre agent, le magnétisme, à qui l'on est redevable de l'explication de toute une classe de phénomènes. Les mérites du magnétisme ont cependant quelque peu diminué depuis que, après en avoir admis pendant

(1) Nous recommandons la belle étude qui suit à tous nos lecteurs. Ce travail est emprunté au *Journal des Instituteurs* de Paris.

longtemps l'existence, on le regarde comme une manière d'être particulière de l'électricité.

Quoi qu'il en soit, soutenue par sa sœur la science du magnétisme, l'électricité a donné les résultats les plus inattendus. Elle n'est peut-être encore qu'au début d'applications que le monde, confiant dans ses services antérieurs, s'empressera d'enregistrer, et cela, nous en avons le ferme espoir, pour le plus grand bien de l'humanité. L'électricité, en effet, plus qu'aucune autre branche des connaissances humaines, a contribué au soulagement de la misère en apportant aux classes laborieuses les éléments du travail quotidien. Combien d'existences sont entretenues par les industries des télégraphes, de la galvanoplastie du cuivre, de l'argent, de l'or et du nickel, par les industries de l'éclairage électrique à arc et à incandescences, par celles de la construction des machines magnéto-électriques et dynamo-électriques, des accumulateurs et des tramways électriques, etc., etc. ! Il serait bien difficile de supprimer le nombre des usines que ses applications exigent, mais le nombre en est prodigieux en Europe et en Amérique. D'un autre côté, qui ne connaît l'emploi de l'électricité en médecine ? Qui ne connaît ses propriétés curatives dans la plupart des maladies nerveuses ? Et voilà maintenant bien autre chose ! Des rayons invisibles, sortes d'émanations qui s'échappent de certains de ses appareils, traversent le corps humain en l'éclairant à leur manière et font voir ses viscères les plus cachés avec les lésions qu'ils peuvent avoir. *Quo non ascendam !* pourrait-elle s'écrier à juste titre.

Aussi vieilles que le monde, les sciences de l'électricité et du magnétisme ont pris naissance chez tous les peuples à des époques qui se perdent dans la nuit des temps. C'est ainsi que toutes les nations pourraient, semble-t-il, revendiquer la gloire de posséder les villes où furent leurs berceaux. De nos jours même, les peuples les plus éloignés de la civilisation moderne ont les premières notions de ces sciences, comme si les nations en naissant avaient eu l'instinct des services qu'elles en tireraient un jour. Quel ne fut pas l'étonnement de De Humbolt en constatant que les enfants des sauvages des bords de l'Orénoque, race des plus dégradées, s'amusaient à attirer des corps légers par certaines graines lisses et aplaties, après les avoir vivement frottées ! Les Indiens, les Egyptiens et les Hébreux connaissaient certainement la pierre d'aimant. Thalès de Milet, six cents ans avant notre ère, n'a fait que transmettre les premières notions d'électricité et de magnétisme qu'il tenait de la tradition et qui se soient à l'attraction des corps légers par l'ambre frotté et à l'attraction du fer par l'oxyde magnétique, roche si répandue dans le sol qu'on la rencontre dans toutes les parties du monde. Nous trouvons là une preuve de l'importance dans les sciences de faits en apparence très futiles. Ces expériences qui, de Thalès de Milet à Gilbert, Gray et Dufay, c'est-à-dire qui pendant vingt-deux siècles paraissaient n'être que des jeux d'enfants, ayant excité la curiosité de quelques esprits d'élite, des phénomènes nouveaux ont été découverts, les propriétés ont été généralisées, des lois remarquables sont sorties de recherches poursuivies avec persévérance, la science s'est enrichie d'une multitude de découvertes importantes, et aujourd'hui l'électricité et le magnétisme associés reçoivent les plus merveilleuses applications.

La chaleur et la lumière sont deux agents indispensables au développement de l'animal et du végétal. Nous avons des organes qui nous font connaître à chaque instant leur existence : c'est, pour ainsi dire, en naissant que nous apprenons à distinguer leurs effets. Comme la chaleur et la lumière, l'élec-

tricité est nécessaire à la vie des êtres, et si l'homme en a méconnu si longtemps les effets, c'est qu'il ne possède pas d'organe spécial destiné à les ressentir. Le phénomène du tonnerre est bien une manifestation grandiose de l'électricité, mais combien il était difficile de l'établir nettement et que d'obligations n'avons-nous pas à la sagacité de Franklin pour avoir mis ce fait hors de doute ?

Parler de l'électricité, c'est aussi parler de la lumière qui, sans nul doute, est unie au premier agent par des liens très étroits : les preuves commencent à surgir des faits.

(A suivre)

BOUDRÉAUX.

CONSEILS AUX JEUNES CANADIENS-FRANÇAIS

Ah ! s'il nous était donné de nous adresser à la jeune génération qui voit l'avenir souriant lui tendre les bras, nous lui dirions avec l'accent de cette affectueuse émotion que l'on éprouve au sortir d'un âge auquel on vient de dire adieu :

— Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à des hommes d'ambitionner. Issus de la nation la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous êtes nés à une époque où le reste du monde a vieilli, dans une patrie neuve ; d'un peuple jeune et plein de sève. Vous avez dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspiration : au cœur, de fortes croyances ; devant vous, une gigantesque nature, où semblent croître d'elles-mêmes les grandes pensées ; une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques. Vous pouvez, si vous savez exploiter ces ressources inépuisables, créer des œuvres d'intelligence qui s'imposeront à l'admiration, et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel, dans cette hémisphère. Souvenez-vous que *noblesse oblige*, et que c'est à vous de couronner dignement le monument élevé par vos aïeux, et d'y graver leurs exploits en caractères dignes d'eux et de vous. Mais souvenez-vous aussi que vos pères n'ont conquis le sol de la patrie que par les sueurs et le travail, et que ce n'est que par le travail et les sueurs que vous parviendrez à conquérir la patrie intellectuelle. D'une main saisissant les trésors du passé, de l'autre ceux de l'avenir, et les réunissant aux richesses du présent, vous élèverez un édifice qui sera, avec la religion, le plus ferme rempart de la nationalité canadienne-française.

II.-R. CASGRAIN, *Ptre.*

DE L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE

(Écrit pour l'Enseignement primaire)

La géographie est la première des sciences ; c'est pour cela peut-être qu'elle est si négligée et si dédaignée dans notre pays. On a vu fonder à Montréal des conférences publiques régulières, on parle beaucoup d'en fonder également à Québec sur diverses branches des connaissances humaines ; jamais une seule fois, ni dans aucun cours déjà établi, il n'a été question de la géogra-

phie. (1) Peut-être n'aurait-on pu trouver personne qui fût en état de donner un cours de géographie ; à cela rien de surprenant, puisque personne n'étudie la géographie, puisqu'on n'en enseigne que quelques misérables notions dans nos institutions, quelles qu'elles soient. Et cependant, c'est là une science indispensable, tellement indispensable que, si on l'ignore, on s'expose à commettre tous les jours les plus grosses sottises, les erreurs les plus humiliantes, comme certains de nos journaux qui confondent invariablement la Nouvelle-Guinée avec la Guyane Anglaise, qui appellent la Manche le "chenal anglais" (English Channel) et les Iles sous le vent, dans la mer des Antilles, îles "Leeward," comme si le mot anglais *leeward*, qui veut dire "sous le vent" était un nom propre.

Celui qui ignore la géographie marche en aveugle, comme un insensé, sur cette terre qui est son domaine, qui lui a été donnée en partage et qu'il est tenu de connaître, en bon usufruitier, jusque dans ses moindres détails. Des communications indéfiniment multipliées ont rendu notre terre accessible jusque dans ses coins les plus reculés, dans ses retraites les plus obscures, et nul ne peut, sans être destiné à végéter misérablement, rester, par son ignorance, en dehors de cette circulation qui fait un appel incessant à toutes les énergies, à toutes les activités, à toutes les intelligences, à toutes les initiatives.

Mais pour que la géographie soit la première des sciences, il ne faut pas la réduire à n'être qu'une nomenclature, une liste de noms dont les uns sont des capitales de pays, les autres des villes, d'autres des montagnes, d'autres des bassins, d'autres des mers ou d'autres enfin des rivières ou des fleuves. Comprise et enseignée comme elle l'est de nos jours en Europe et aux États-Unis, la géographie est une science éminemment philosophique et pratique à la fois. Appuyée sur les sciences mathématiques, astronomiques et physiques, sur la géologie, sur l'ethnographie, sur l'histoire naturelle, sur l'histoire politique du monde, elle est le flambeau qui guide le navigateur, le commerçant, l'industriel, l'homme de toutes les conditions, si l'on veut. Sans la connaissance de la géographie, pas de commerce avec les pays étrangers ou nouveaux, pas d'intercourse, pas de participation possible au mouvement de notre époque, qui en est une tout particulièrement de découvertes et d'expansion extérieure.

Aucun élève ne devrait être admis à se présenter au baccalauréat sans subir un examen spécial qui lui permettrait de donner la preuve qu'il possède non seulement des notions fondamentales, mais encore des connaissances détaillées en géographie, après quoi l'on pourrait lui ouvrir sa cage, comme on lâche librement dans l'espace le pigeon qui, lui, du moins, connaît d'instinct les quatre points cardinaux.

"Avant tout, connais-toi toi-même," peut-on dire à l'homme, parce que la connaissance de soi et des principes dirigeants de la vie est indispensable pour bien gouverner ses actions : de même peut-on dire : "Avant tout, connais le globe que tu habites" parce que le globe qui a été donné à l'homme en héritage est son domaine propre et le premier de ses intérêts.

(1) Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que la géographie fera partie du programme des cours publics que la société Saint-Jean-Baptiste, de Québec, est en train d'organiser grâce aux efforts de l'actif président de la section Notre-Dame, M. G. Bellerive.—
Le Rédacteur-en-chef.

Et, en dehors de cela, si l'on savait quelles jouissances nobles, élevées, exquis, procure l'avantage de pouvoir se promener, les yeux tout grands ouverts, d'un hémisphère à l'autre, l'esprit attentif, initié d'avance par l'étude au spectacle de la nature, des lieux, des mœurs des différents pays, de leur histoire, de leur degré de civilisation, de leurs ressources, de tout ce qu'ils peuvent nous donner de richesse et de lumière en échange de ce que nous leur apporterions nous-mêmes !

Voilà un peu. Si notre pays si beau, si riche sous tant de rapports, si magnifique et si vaste, est encore si peu connu en Europe, c'est que, de toutes les sciences, la géographie est, en Europe, la dernière venue à laquelle on a enfin consenti à accorder une étude méthodique et une considération légitime. Dans la plupart des villes d'Europe et des États-Unis il s'est formé des sociétés de géographie qui enregistrent toutes les découvertes, qui guident et qui accueillent les explorateurs, et qui sont devenues des foyers d'intelligence et de lumières dont il est impossible de se passer désormais. On comprend aux États-Unis et en Europe que, sans les connaissances géographiques, un peuple est tenu fatalement en dehors du mouvement général ; et comme aucun peuple ne peut accepter de vivre ainsi à l'écart de tous les autres, on s'est livré avec une ardeur et une émulation sans cesse grandissantes à l'étude de la science la plus intéressante et, en même temps, la plus productive de toutes.

Ici, dans notre province, tout est à créer sous ce rapport. Si l'on s'occupait un peu moins de politique et un peu plus de sciences utiles, on verrait tout ce que nous avons perdu, faute d'avoir des géographes et faute de tenir l'étude de la géographie en honneur. Nous y avons perdu que nos plus belles régions de colonisation ont été ignorées et par suite longtemps dédaignées ; nous y avons perdu que notre province est restée si longtemps en dehors du mouvement général et que notre peuple, faute de savoir où se diriger sur son propre sol, pour aller à la conquête de nouveaux domaines agricoles, n'a su mieux faire que d'aller peupler les fabriques et les usines américaines ; nous y avons perdu enfin pour un certain nombre de nos jeunes gens une carrière extrêmement attachante et qui deviendrait aisément lucrative avec le temps.

On ne se doute pas jusqu'à quel point dans ce monde les faits sont subordonnés les uns aux autres et les conséquences aux conséquences. Rien ne saurait mieux le démontrer que l'absence chez les Canadiens d'études géographiques. Si l'on voulait rattacher à cette lacune toutes les conséquences qui s'y rattachent de près ou de loin, on constituerait un formidable déficit national, commercial et intellectuel. Heureusement que, depuis un petit nombre d'années, il a été fait des ouvrages géographiques, historiques et descriptifs, de véritables monographies en un mot, sur quelques-unes de nos régions de colonisation, et qu'on est parvenu de la sorte à attirer sur elles l'attention publique et à y diriger un courant de peuplement devenu de plus en plus fort, au point que, pour l'avenir, la marche en paraît irrévocablement assurée ! C'est là un résultat qui a dépassé peut-être bien des espérances ; mais l'on ferait assurément un grand pas de plus par la création de chaires spéciales de géographie historique, physique et politique, dans toutes nos institutions, et d'au moins un cours public dans les villes principales, cours subventionné raisonnablement par le gouvernement et auquel les particuliers seraient appelés à souscrire, dans une faible mesure, pour en assurer l'existence et la continuation.

Se dévouer à cette œuvre, y tenir constamment ouverte l'oreille du public,

insister auprès des gouvernements, voilà à quoi devraient tendre les efforts de ceux qui en comprennent l'importance et peuvent en calculer les résultats fructueux. Cela ne devra pas tarder à venir, nous en sommes convaincu, car nous entrons évidemment dans une ère nouvelle ; il se manifeste clairement chez notre peuple, depuis quelques années, une grande lassitude des flagorneries et des cajoleries dans lesquelles on le berce, aux périodes électorales, afin de le captiver ; il éprouve un besoin réel d'instruction et commence à s'apercevoir que, sans elle, il ne saurait se maintenir à son niveau nécessaire ; aussi, pour atteindre ce résultat, faudrait-il multiplier les cours publics ayant trait aux connaissances utiles ; c'est ce que désirent une foule de gens éclairés, quoiqu'ils n'aient pas encore formulé ce désir expressément. Que le présent article en soit la première expression, qu'il conduise à des démarches positives et à une action sérieuse dans ce sens, nous en serons fort heureux, mais nous n'aurons fait qu'indiquer et préciser ce que chacun peut reconnaître après quelques moments d'attention seulement.

Le sujet que nous ébauchons aujourd'hui comporte beaucoup trop de développements pour que nous puissions aborder de nouvelles considérations, dans un article purement préliminaire et destiné uniquement à bien pénétrer le public de la nécessité absolue des connaissances géographiques ; nous aurons l'occasion d'y revenir, surtout si nos paroles trouvent de l'écho et si nous voyons se dessiner quelque mouvement en faveur de suggestions aussi fécondes en conséquences heureuses.

ARTHUR BUIES

A TRAVERS LES BEAUX-ARTS

VI

(Tous droits strictement réservés)

ARCHITECTURE GOTHIQUE—(Suite et fin)

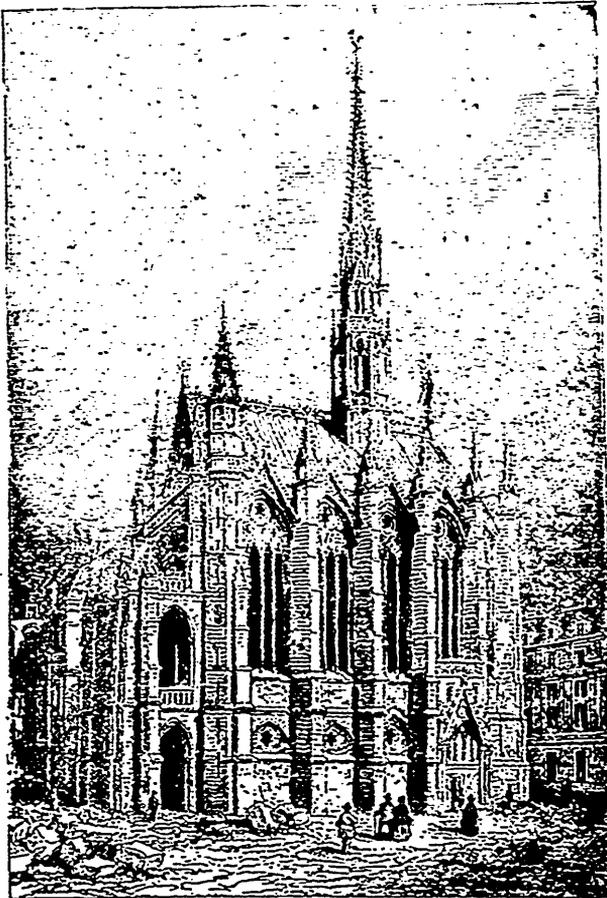
L'église gothique a inspiré à Châteaubriand les réflexions suivantes :

“ On ne peut entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de divinité. On se trouve tout à coup reporté à ces temps où les cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner à l'autel, et chanter les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France semble revivre : on croit voir en costumes singuliers, ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui : on se rappelle et les révolutions de ce peuple, et ses travaux et ses arts. Plus ces temps sont éloignés de nous, plus ils nous paraissent magiques, plus ils nous remplissent de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie.

“ L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté particulière.

“ Les forêts ont été les premiers temples de la divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec le modèle du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptiens représentent le sycamore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

“ Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, nos bois de chêne ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes



LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS

ciselées en feuillages, ces jambages, qui appuient les murs et finissent brusquement comme les troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique ; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée

de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles, tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts; des corneilles voltigent autour de leurs faîtes et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roule dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique: le sanctuaire mugit comme l'autre de Sibyle; et, tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds (1) ?

Un autre écrivain français de grande renommée, Théophile Gautier, qui, certes, ne péchait certainement pas par excès de dévotion, a rendu le beau témoignage que voici en faveur de l'art catholique. Il s'agit du *dôme de Milan*: (2)

“ Quand on regarde le dôme de la place, le premier effet est éblouissant: la blancheur du marbre tranchant sur le bleu du ciel vous frappe tout d'abord. Le dôme est une des rares églises gothiques de l'Italie, mais ce gothique ne ressemble guère au nôtre, c'est un gothique plein d'élégance, de grâce et d'éclat. La délicatesse dans l'énormité et la blancheur lui donnent l'air d'un glacier avec ses mille aiguilles, ou d'une gigantesque concrétion de stalactites.

“ Le dessin de la façade est des plus simples: c'est un angle aigu comme le pignon d'une maison ordinaire, et bordé d'une dentelle de marbre, portant sur un mur percé de cinq portes et de huit fenêtres, avec figures d'anges, de saints et de patriarches. Par derrière jaillissent, en innombrables fusées, comme les tuyaux d'une grotte basaltique, des forêts de clochetons, de minarets, d'aiguilles en marbre blanc, et la flèche centrale, qui semble une congélation cristallisée en l'air, s'élançe dans l'azur à une hauteur effroyable. L'intérieur de l'église est d'une simplicité majestueuse et noble. Des rangées de colonnes complées y forment cinq nefs. Au centre de la croix, une ouverture entourée d'une balustrade permet au regard de plonger dans la chapelle cryptique. De chaque côté du chœur s'élèvent deux magnifiques chaires soutenues par de superbes figures de bronze et plaquées de bas-reliefs d'argent dont la matière fait la moindre valeur.

(1) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*.

(2) Célèbre église gothique de l'Italie.

“ L'impression générale est simple et religieuse ; une lumière douce invite au recueillement : les grands piliers montent jusqu'à la voûte avec un jet plein d'élan et de foi ; aucun détail apparent ne vient détruire la majesté de l'ensemble. Point de surcharge, point d'empâtement de luxe : les lignes se suivent d'un bout à l'autre, et le dessin de l'édifice se comprend d'un seul coup d'œil ”.

Nous avons tenu à citer au long l'opinion de Châteaubriand et de Gautier afin de mieux fixer le goût de nos compatriotes sur l'art chrétien.

C.-J. M.

AU COIN DU FEU

L'ESPRIT DE FAMILLE

La famille est la protection, l'asile, le lieu de pénitence ; c'est le lieu de la régénération et du pardon ; la famille est loin, mais elle veille ; elle pense à l'enfant qui ne songe point à elle ; elle le reçoit meurtri, blessé, humilié par la vie : elle le console, elle le relève, elle le guérit.

Je ne crains rien du jeune homme qui a conservé l'esprit de la famille ; plein d'amour pour ses parents, il craindra de rien faire qui puisse les faire rougir ou pleurer. Présente, la famille impose au jeune homme le respect de lui-même ; absente, il pourra l'oublier un instant ; mais une lettre du père, mais la pensée des larmes d'une mère, l'arrêteront sur la pente d'une mauvaise action ; et si l'un et l'autre ont disparu, leur mémoire sera encore puissante ; et il la respectera d'autant plus qu'ils ne sont plus là pour lui pardonner.

Qu'est-ce que l'esprit de famille ? C'est un mélange de crainte affectueuse pour le père, de tendresse craintive pour la mère, de respect pour tous les deux, d'admiration pour leurs vertus, de volontaire aveuglement pour leurs travers, de reconnaissance pour leurs bienfaits, de compassion pour leurs souffrances, de piété pour leurs sacrifices. De tous ces sentiments se forme un sentiment unique et complexe, le sentiment de la vénération.

CIMETIÈRE SOUS LA NEIGE

Aujourd'hui, la neige qui tombe,
A tout couvert de son linceul ;
On ne distingue plus la tombe
Où dort l'enfant, où dort l'aïeul.

On ne voit plus rien qui rappelle
Les défunts dans ce chant de deuil ;
On dirait qu'une mort nouvelle
Les a frappés dans leur cercueil.

Oh ! que ce cimetière est triste !
 Et puisqu'il faut en venir là,
 Est-ce la peine qu'on existe ?
 Le néant vaut mieux que cela . . .

Pardon, mon Dieu, pour ce blasphème !
 Je n'apercevais pas la croix
 Qui, blanche de givre elle-même,
 Me parle encore comme autrefois.

Elle m'explique le mystère
 Et le lent travail du trépas :
 Elle me dit que sous la terre,
 Nos bien-aimés ne souffrent pas :

Qu'ils attendent l'aube éternelle,
 L'aube de l'éternel réveil
 Où leur chair renaîtra plus belle,
 Et brillera comme un soleil.

Et mon cœur à l'espoir se rouvre,
 Tout reprend un aspect nouveau,
 Et sous la neige qui le couvre,
 Le cimetière paraît beau.

JEAN BARTHÈS.

LECTURE EN FAMILLE

SACRIFICE

Par les rues escarpées de la vieille ville, aux pavés blancs baignés de soleil, dans le bruit des fanfares et des tambours qui ramenaient les troupes vers leurs quartiers, le général comte d'André, commandant le 21^e corps d'armée, rentrait, la revue finie, à l'hôtel du Commandement.

En y arrivant, il mit pied à terre.

À cheval, il faisait encore illusion.

Mais lorsqu'il eut touché le sol, il apparut tel qu'il était, son long corps maigre, usé par les fatigues de sa glorieuse carrière, voûté, cassé, avec des allures de vieux soldat atteint par la limite d'âge et mûr pour le décret qui allait " lui fendre l'oreille."

Il gravit lourdement les degrés du perron. Là, s'étant retourné, il releva sa tête toute blanche ; sa main toucha la pointe de son chapeau, son regard éteint flamboya brusquement d'un sourire de gratitude et de fierté. Ce fut comme une protestation contre l'inflexible loi qu'il devait subir.

Les officiers de son état-major et les dragons de l'escorte lui rendirent le salut militaire. Puis, sur un signe, ils sortirent en tumulte de la cour d'honneur, au milieu d'un cliquetis de sabres choquant les étriers et de fers battant les dalles. Alors il entra dans l'hôtel.

Au rez-de-chaussée, dans un petit salon ouvrant sur un vaste jardin et où pénétrait à flots la chaleur du dehors tempérée par l'ombre des arbres et toute chargée du parfum des fleurs, une fille l'attendait. C'était sa fille Geneviève d'André, une brune aux traits d'élégants, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Sous un chapeau de paille brune aux ailes larges noyées dans les dentelles, son fin visage s'éclairait du magique rayonnement d'un regard souriant dont l'expression révélait énergie et bonté. Les plis d'un manteau court à collet droit tombaient sur la taille sans en voiler la souplesse, et la pureté des formes se devinait sous la robe couleur de gris de fer presque collante. Après avoir assisté à la revue, en compagnie de sa gouvernante anglaise, elle venait de rentrer. Trouvant le thé servi, elle n'avait pas pris le temps d'ôter son chapeau et louchait en attendant son père.

— Une tasse de thé, général chéri ? dit-elle en le voyant.

— Oui, avec du rhum, répondit-il.

Et, comme il s'asseyait sur le perron, elle poussa vers lui une table volante sur laquelle elle l'eut servi en un tour de main.

— Très beau, le défilé, reprit-elle alors.

— Le dernier que tu auras vu commandé par moi, fillette.

Il soupira, étendit ses jambes et les coudes aux bras du fauteuil, les mains croisées, la tête basse, il demeura là pensif, bercé par le silence du dehors, où maintenant ne résonnait plus aucun bruit.

Longtemps, Geneviève respecta cette rêverie. Elle-même s'était laissée envahir par ses pensées. Assise à côté de son père, elle regardait devant elle sans rien voir, emportée si loin de là par son imagination vagabonde, qu'elle ne songeait même pas à se redire qu'elle touchait au terme de la période la plus heureuse de sa vie, que c'était fait du luxe dont elle avait été si longtemps entourée, du prestige d'une grande situation officielle, des hommages qu'elle rencontrait partout où elle se présentait, et que l'heure était venue de renoncer à ces choses pour tomber au rang modeste d'une fille d'officier supérieur sans fortune et sans retraite.

Non, à cette heure décisive et cruelle elle était sans regrets, comme si les biens dont elle allait être dépossédée n'eussent eu pour elle aucun prix. Ayant placé plus haut son idéal, l'ayant mis au-dessus des joies terrestres, littéralement livrée à Dieu depuis que la mort de sa mère avait jeté sur son âme le voile d'une tristesse sans fin, elle ne voyait dans son existence nouvelle qu'une étape sur la voie du sacrifice et du renoncement. N'ayant jamais été attachée à ce qu'elle allait perdre, elle ne le regrettait pas. Mais, partagée entre les entraînements d'une irrésistible et secrète vocation religieuse et la domination non moins puissante de son amour filial, elle se demandait où était le devoir, s'il consistait à céder enfin à la voix qui l'appelait vers le cloître ou à rester auprès du pauvre vieux soldat, dont elle portait le nom respecté et qui, désormais, n'aurait plus qu'elle.

ERNEST DAUDET.

(à suivre)

LA PAGE DE LA JEUNE FILLE

LA TOILETTE ET LA COQUETTERIE

Il est une chose qui nous a toujours étonnés de la part des femmes intelligentes : c'est leur coquetterie, leur amour-exagéré de la toilette. Ce défaut, chez une femme, a de graves conséquences ; il l'entraîne à des dépenses insensées, et comme ces dépenses se renouvellent souvent, la gêne survient vite dans le ménage, malgré le travail du mari. Les amis s'étonnent, les parents se désespèrent, on se demande la raison d'une ruine que rien ne faisait présager, car la profession est bonne, les époux sont intelligents... Demandez à la mère de famille la cause de la ruine de sa maison ; elle seule pourra vous le dire, car il n'y en a pas d'autre que sa coquetterie. Elle ne peut voir un vêtement nouveau sans le désirer, une belle étoffe sans l'acheter, et l'argent passe à satisfaire ses goûts frivoles et irréflectifs.

On ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de tristesse quand on pense que le nœud d'un ruban, la couleur d'une robe ou la forme d'une coiffure est une affaire capitale pour certaines femmes, et qu'une portion considérable de leur vie se perd dans de pareilles futilités et pour de semblables bagatelles.

Si les jeunes filles, si les femmes en général se persuadaient que la beauté et la grâce sont indépendantes de la toilette, elles adopteraient toujours une mise simple qui n'exclut ni l'élégance ni le bon goût. Une jolie figure, une tournure distinguée offrent assez de charme par elles-mêmes sans qu'on ait besoin d'y ajouter des ornements recherchés et coûteux. Les femmes se trompent donc étrangement lorsqu'elles croient se faire admirer en portant de riches ornements. Si la plume de leur chapeau est charmante, si la coupe de leur robe est gracieuse, l'admiration revient de droit à l'oiseau qui a fourni la plume et à l'ouvrière qui a confectionné le vêtement. Les femmes qui se croient obligées d'avoir recours aux séductions de la mode et de la toilette pour produire au dehors une impression favorable se rendent par là un bien triste témoignage du vide de leur esprit et de l'indigence de leur cœur.

Jamais vous ne verrez une toilette recherchée et au-dessus de votre condition vous attirer l'estime et la considération ; elle ne peut que vous nuire et vous faire juger défavorablement.

Un jour de vacances, nous voyagions, plusieurs amies ensemble ; à l'une des stations du chemin de fer, une jeune fille de dix-huit à vingt ans monta dans notre compartiment ; elle avait une toilette magnifique et nos yeux, pendant quelques instants, ne se lassèrent pas de la regarder, la toilette s'entend. Bientôt la nouvelle voyageuse échangea quelques mots avec nous et nous pûmes remarquer sans peine que l'éducation n'était pas en rapport avec la mise ; premier désappointement. Un peu plus loin nous apprîmes que la jeune fille était ouvrière et qu'elle alla t être marraine chez une de ses parentes. Ici, second désappointement et échange entre nous d'un sourire ironique. Ce n'était pas, comprenez-le bien, parce que la jeune fille était une ouvrière, car toutes les professions sont honorables quand on se conduit bien ; mais c'était uniquement parce qu'elle avait une mise tout à fait hors de proportion avec ses ressources, une mise de duchesse...

En fait d'habillement, il ne faut pas s'écarter de ces principes :

Être vêtue suivant son âge et sa condition. Une femme de bon sens suit

les modes, mais sans les exagérer et surtout sans les devancer, de manière à n'être ni excentrique, ni ridicule. La devise de toute femme raisonnable est celle-ci : bon goût et simplicité dans les vêtements, ce qui n'exclut nullement l'élégance.

Un dernier mot. Il n'est pas rare de voir des femmes s'habiller coquettement le soir et rester le matin dans un trop grand négligé : leurs cheveux tombent en désordre sur leurs épaules, leur robe est mal attachée, leur fichu est de travers. Si quelqu'un, par hasard, vient dans la maison pour une affaire pressée, elles n'osent se montrer, et, fort cmbarrassées, elles font dire qu'elles sont invisibles. C'est là un grand tort. Une jeune fille doit prendre l'habitude de se peigner dès la matin, et elle doit avoir, pour cette partie de la journée, un négligé simple, mais d'une extrême propreté.

CLARISSE JURANVILLE.

LE COIN DES ENFANTS



LE PETIT SOT

“ *Je ne veux pas apprendre à lire* ”,
Disait Alfred d'un air boudeur,
C'est trop ennuyeux de s'instruire ;
Instruisez ma petite sœur.

Allons, mon fouet, claque avec rage !
Au galop, mon petit cheval !
Vivent la joie et le tapage ;
Moi, je veux être général ! ”

Qu'arriva-t-il ? je vais le dire :
La petite sœur sut bientôt,
Dans tous les livres, fort bien lire ;
Alfred ne fut . . . qu'un petit sot.

Mlle S. DE COCQUARD.

RÉCRÉATION

Réponses aux devinettes 1 et 2, page 153, livraison du 1er décembre :

I.—I I I I=UN.

II.—Volage.

DEVINETTES

I. On a acheté des œufs à 2 pour 1 sou, puis autant à 3 pour 1 sou ; on les revend tous à 5 pour 2 sous et on perd un sou ; combien a-t-on vendu d'œufs ?

II. Tu dois à mon premier les enfants de ton fils ;
A bien des gens en vain mon second fut promis ;
Mon tout est la terreur des vaisseaux ennemis.

Le numéro du premier février contiendra les réponses aux devinettes ci-dessus.

EN RIANT

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

Hélas ! dans le temps où nous sommes,
Malgré le siècle intelligent,
On voit le cœur de beaucoup d'hommes
Au fond d'un sac d'argent.

HYGIÈNE

L'air est l'aliment de ta vie. S'il te manquait un instant, tu mourrais.

Tu peux bien te passer deux jours de manger. Mais essaie de te passer deux minutes de respirer : c'est impossible.

L'air, c'est comme un pain que tu respirez, au lieu de le manger.

Mange-t-on du pain sale et gâté?—Non. Eh bien ! il ne faut pas non plus respirer un air impur, infect.

Mangerais-tu du pain qu'un autre aurait déjà mâché?—Non. Eh bien ! tu ne dois pas davantage respirer un air qui a déjà servi à la respiration de quelqu'un.

Il te faut toujours de l'air neuf et pur.

L'air que tu respirez doit être propre comme le pain que tu manges.

L'air souillé, comme le pain gâté, te ferait mourir.

COMMENT ÉLEVER LES ENFANTS

LA DIGNITÉ ET LA FERMETÉ DU CARACTÈRE

2e Causerie

Quand nous parlons de dignité et de fermeté, nous avons devant nous un idéal que la civilisation chrétienne seule a pu donner, et il est certain que ce n'est ni à Sparte ni à Rome que nous chercherons nos modèles ; car si nous y rencontrons des exemples admirables, nous y voyons aussi des faits excessifs et révoltants, qui répugnent à la nature humaine et font rendre grâce à Dieu

.....de n'être pas Romain

• Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Nous n'entendons pas faire de nos élèves des Brutus et des Torquatus. Nous voulons plus et mieux ; car ce patriotisme fanatique, en dehors de l'humanité ou contre l'humanité, ne peut pas être la perfection humaine. L'organisation des peuples anciens, du peuple romain surtout, puissante pour la conquête, n'était autre chose qu'une absorption de l'individu par l'Etat, et ce principe, qui, à première vue, ne paraît pas sans grandeur, était en réalité une cause d'abaissement pour les caractères. La raison en est que chaque homme devenait " un instrument de règne " et rien de plus. Nous apprécions plus volontiers le sentiment de cet illustre chrétien et Français, qui aimait mieux sa patrie que soi-même ; mais qui aimait mieux l'humanité que sa patrie. D'ailleurs, quand nous voyons les civilisations anciennes avilies par l'esclavage, presque autant dans la personne des maîtres que dans la personne des esclaves eux-mêmes ; quand nous les voyons admettre ces traitements révoltants infligés à des créatures humaines ; quand nous lisons dans Aristote qu'une bonne constitution de l'Etat n'admettra jamais les artisans parmi les citoyens, nous renonçons à y chercher des exemples. De telles mœurs développent l'orgueil, non la dignité ; l'atrocité, non la fermeté du caractère.

Nous chercherions bien plutôt des modèles, à ce double point de vue, au XVIe et au XVIIe siècles. Au milieu de folles erreurs et de détestables passions, les guerres de religion donnèrent occasion de se révéler à de grands et beaux caractères, fruits d'enseignements intelligents et graves ; sous Louis XIII en particulier, une atmosphère saine et forte de religion et de probité favorisa des éducations incomparables, que l'histoire a enregistrées. D'ailleurs, de tout temps, nous trouverons à admirer et à imiter chez nous ; depuis Vercingétorix, qui s'est placé plus haut que César son vainqueur, jusqu'à ces victimes obscures ou illustres des passions révolutionnaires, victimes dont le souvenir sera à jamais un exemple de réelle virilité, un avertissement salutaire et aussi, espérons-le, une sauvegarde de la liberté et de la dignité humaine. A partir de l'époque remarquable que nous avons citée, les traditions de la noble et forte éducation chrétienne n'ont pas été perdues partout, et nous pourrions les suivre avec intérêt, si les limites de cet écrit en comportaient le détail.

Si donc nous trouvons chez d'autres d'utiles leçons, nous nous garderons de les dédaigner ; mais nous n'aurons pas besoin de chercher ailleurs que dans

la France chrétienne et catholique un idéal à proposer. Notre but est de former les enfants à la dignité, et non à la hauteur ; à la fermeté, et non à la dureté et à la raideur. Nous désirons que dans leur respect pour eux-mêmes, il y ait le respect pour leurs semblables ; que dans leurs sentiments d'honneur il n'y ait ni superbe, ni fatuité, que dans leur légitime indépendance il n'y ait ni révolte contre leurs supérieurs, ni mépris pour leurs inférieurs ou leurs égaux. Nous les avertissons de ne laisser jamais leur fermeté dégénérer en obstination aveugle ; d'y allier l'indulgence, parfois même une sage condescendance pour la faiblesse d'autrui ; de la revêtir de cette douceur à qui l'Évangile a promis la possession de la terre, de ces formes aimables qui transforment en séduction une conquête par les armes dont on se défierait.

M. le chanoine G. GINON.

CHRONIQUE DU MOIS

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE A TOUS !

Les dernières dépêches rapportent que la santé du Pape va s'affaiblissant.

De concert avec le *Signal*, la *Semaine Commerciale*, le *Courrier du Canada*, la *Vérité*, le *Trifluvien*, etc., nous protestons contre l'attitude de certains grands journaux à nouvelles, qui semblent prendre plaisir à repaître leurs lecteurs de chair et de sang. La triste série de crimes en tous genres que notre province a eu à enregistrer depuis quelques semaines, a été pour les feuilles à sensation l'occasion de grosses recettes. Rien n'est épargné par les saltimbanques du journalisme : récits macabres, gravures grotesques, détails immondes. C'est là une œuvre malsaine, propre à éteindre chez le peuple la notion du vrai, du bien et du beau. Au nom de la bonne et saine éducation, nous protestons avec force.

Nous lisons ce qui suit dans le *Rosaire* :

“ De l'éducation de l'Enfant dépend l'avenir de l'homme. Les habitudes qu'il prend jeune forment son caractère, bon ou mauvais, faible ou bien trempé pour la grande lutte.

Or aujourd'hui, entre autres lacunes, c'est la *surveillance* qui laisse à désirer dans l'éducation ; et cela, dans la ville surtout, où les dangers sont pourtant les plus graves.”

Encore une rude vérité.

La législature de Québec est en session depuis le 23 novembre dernier. Une nouvelle loi d'éducation est actuellement soumise aux Chambres. Dans notre prochaine livraison, nous ferons connaître les grandes lignes de cette importante mesure. La nouvelle loi pourvoit à la création d'un ministère de l'Instruction publique et à la nomination d'un inspecteur général. Le Conseil de l'Instruction publique est maintenu et il conserve ses anciennes attributions. C'est l'honorable M. Robidoux qui a présenté la mesure.

Malgré les protestations des *franch bull*, une inscription française a été gravée sur l'un des murs de l'ancienne Porte Saint-Jean. Toutes nos félicitations au maire de Québec. Il reste encore à obtenir des inscriptions en français sur les tramways électriques. Nous avons hâte d'annoncer la traduction, mais une traduction affichée, de l'harmonieux *Champlain market*, du délicieux *Parent park* et du nom moins délicieux *Maple avenue*. Les étrangers de bon ton trouvent ces inscriptions ridicules dans une ville aussi française que Québec.

Sa Grandeur Mgr Walsh, archevêque de Toronto, a passé dernièrement quelques jours à Montréal. Durant son séjour en cette ville, Mgr Walsh a parlé à un journaliste du mandement de Mgr Cleary au sujet des offices religieux protestants. Sa Grandeur n'a pas voulu émettre une opinion personnelle ; mais elle a reconnu que l'évêque de Kingston n'a fait que mettre en vigueur une doctrine indiscutée du dogme catholique : à savoir, que les catholiques ne doivent prendre aucune part au culte protestant. Voilà tout.

Dans un des derniers numéros du *Moniteur Acadien*, nous trouvons les belles lignes que voici : " Les Acadiens de la génération actuelle marchent sur les traces de leurs ancêtres, ils aiment leur religion, leurs pasteurs dévoués et sont soucieux de tout ce qui se rapporte au culte de Dieu. Les belles et riches églises qui s'élèvent dans les paroisses françaises des provinces maritimes en font foi.

A l'exemple de nos aïeux qui furent de grands hommes, restons attachés à notre foi. Qu'elle soit toujours pour nous le guide de nos actions, qu'elle les inspire et les domine toutes ! Et nous continuerons à progresser et nous ferons un peuple fort."

La population de la ville de Chicoutimi a augmenté considérablement depuis quelques années. Il y a trois ans, Chicoutimi comptait à peine 2,000 habitants. La population est aujourd'hui de plus de 5,000.

Plusieurs industries importantes ont été établies à Chicoutimi et quelques-unes sont encore en voie de construction.

L'industrie laitière répand l'aisance dans les campagnes.

Le projet de fédération australienne a été rejeté par la législature de Queensland, par un vote de vingt et un contre dix-sept.

L'Espagne a offert l'autonomie gouvernementale aux révoltés de Cuba. Mais les chefs de la révolution repoussent cette offre ; ils réclament l'indépendance.

Les possessions anglaises de l'Inde sont en révolte depuis quelques semaines.

La demeure que Napoléon Bonaparte occupait sur l'île Ste-Hélène, sert maintenant de grange et la chambre dans laquelle il a rendu le dernier soupir, d'étable.

Deux inventeurs de Genève ont réussi à construire un appareil qui permet de fixer les paroles transmises par le téléphone et de les reproduire en cas de contestation.

Cette invention joue, dans la correspondance téléphonique, le même rôle que la presse à copier dans la correspondance ordinaire.

Les inventeurs ont donné à leur machine le nom de télémicrophonographe.

La *Revue scientifique* nous apprend que M. Chilkof, ministre russe des voies de communications, qui vient d'achever un voyage d'études en Amérique, pense qu'après l'achèvement du Transsibérien, il sera possible de faire le tour du monde en trente-trois jours. Son évaluation suppose, bien entendu, l'usage des paquebots et des trains les plus rapides. En voici le détail :

De Brême à St-Petersbourg.....	1 jour $\frac{1}{2}$
De St-Petersbourg à Vladivostok (à la vitesse de 48 kilomètres à l'heure).....	10 jours
De Vladivostok à San-Francisco.....	10 jours
De San-Francisco à New-York.....	4 jours $\frac{1}{2}$
De New-York à Brême.....	7 jours

33 jours

Les conférences pédagogiques données par MM. les inspecteurs d'écoles ont eu d'excellents résultats au dire d'un grand nombre de nos correspondants.

Dans la prochaine livraison, nous commencerons à publier une intéressante étude sur les sociétés de Bienfaisance, due à la plume expérimentée de M. L. G. Robillard, secrétaire général de l'Union-Franco-Canadienne.

Alphonse Daudet, le célèbre conteur français, est mort subitement le 17 décembre. C'est une des plus belles plumes françaises qui disparaît. Il est regrettable qu'un si beau talent se soit abaissé à écrire assez souvent des pages abominables à tous les points de vue.

La présente livraison de notre revue renferme *soixante-douze* pages de lectures.

BIBLIOGRAPHIE

—MANUEL DES BIENSÉANCES.—*A l'usage des candidats aux Brevets d'école primaire*, par l'abbé Th.-G. Rouleau, Principal de l'École normale Laval.—Un très joli volume in-16, impression et reliure de luxe. L'ouvrage porte l'imprimatur de S. G. Mgr l'archevêque de Cyrène. Prix : 25 centims. S'adresser à M. Wilfrid Bussières, École normale, Québec.

Voilà un livre bien tourné et dont le besoin se faisait vivement sentir depuis longtemps. Chacune des pages du *Manuel des Bien-séances* respire le bon goût le plus exquis. Écrit dans un style facile et agréable, divisé en courts chapitres surmontés respectivement d'un titre suggestif, l'ouvrage de M. l'abbé Rouleau offre une lecture très attrayante et éminemment instructive. Les jeunes y trouveront, sous une forme vraiment gentille, un grand nombre de règles d'usage dont l'observance est requise dans la bonne compagnie, et les anciens reliront avec profit les mille et une lois du bon goût dont l'application s'impose chaque jour à tout homme bien élevé. Nos sincères félicitations à M. le Principal.

—RAPPORT DU COMMISSAIRE DE LA COLONISATION ET DES MINES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, année 1897.—Nous constatons avec plaisir par le rapport du commissaire de la Colonisation et des Mines, pour l'année expirée le 30 juin dernier, que la colonisation et le rapatriement continuent de se développer dans des proportions très encourageantes. Les rapports des agents nous donnent à ce sujet des renseignements intéressants.

À propos de colonisation, M. Roy, employé civil, nous a soumis un projet fort simple et qui paraît très pratique. Nous publierons ce projet dans la prochaine livraison de notre revue.

—L'ÉGYPTE ET LES FRANÇAIS. *Episodes de la dernière guerre* (Documents inédits). Par le R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. S. F.—Un volume très intéressant.

—LA REVUE CANADIENNE, LE NATURALISTE CANADIEN, LE ROSAIRE, LE BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES, LE STÉNOGRAPHE CANADIEN, LES FLEURS DE LA CHARITÉ, voilà six belles revues.—À lire dans la *Revue Canadienne* une jolie étude de *Labrador et Anticosti* de M. l'abbé Huard, par M. Ernest Gagnon.

—JURISPRUDENCIA POSTAL Y TELEGRAFICA, 1896-97. *C. Carles*.—L'auteur est le directeur des Postes et du Télégraphe de la République Argentine. Merci pour l'envoi d'un exemplaire.

—LA LOI NATURELLE DU DÉVELOPPEMENT DE L'INSTRUCTION POPULAIRE : I, *Les causes sociales de la répartition des illettrés au Canada*.—II, *L'influence des traditions des quatre principales populations canadiennes dans la vie privée*. Article considérable publié par M. Léon Gérin dans la livraison de novembre 1897 de la *Science Sociale*, de Paris.

Cette étude fait suite à un autre travail publié par M. Gérin dans la même revue en juin dernier.

Dans son premier article, l'auteur a démontré l'influence du régime du travail au point de vue de l'Instruction populaire. Ces deux études de M. Gérin, qui est sans contredit un économiste réellement compétent, sont faites de main de maître. Un troisième article suivi de conclusions pratiques sera bientôt publié : nous jugerons alors le travail entier.

En attendant, nous ferons amicalement remarquer à notre ami qu'il exagère les défauts de ses compatriotes. " Dans ce milieu (le milieu social canadien-français) dit-il, le quémandage, la mollesse physique et morale, le pessimisme s'étalent beaucoup plus fré-

quemment au jour que la fierté, le caractère et l'énergie." M. Gérin arrive à cette conclusion en s'appuyant sur des faits particuliers. Il a grandi dans un milieu aisé, où les enfants sont pomponnés : conclusion : tous les petits Canadiens-français sont élevés sous la jupe de la maman ; il a vu un tout jeune enfant anglais faire des efforts pour monter une bicyclette : conclusion : la hardiesse, la confiance en soi-même, voilà la note dominante de l'éducation anglaise ; le juge D. (un Anglais, bien entendu) supporte avec patience les espiègleries de son bébé qui entre sans façon dans le bureau de son père) conclusion : les petits Anglais sont élevés sans contraintes, leurs parents ne cherchent pas à réprimer inconsidérément chez eux l'exubérance native ; enfin, M. Gérin d'une nature délicate, doué d'un esprit profondément méditatif, aimant la retraite, les choses sérieuses dès ses plus tendres années, a conservé un souvenir peu agréable de son temps de collégien : de là une condamnation formelle du régime communautaire, qui offre certainement des inconvénients mais qui a aussi son bon, son excellent côté. A chacun de ces faits particuliers, nous pourrions opposer des centaines de faits similaires, en faveur de nos compatriotes. Certes, les Canadiens-français ne sont pas sans défauts, ils peuvent aussi emprunter beaucoup aux Anglais en matière d'éducation, mais malgré cela, nous ne pouvons accepter la conclusion de M. Gérin : que dans la province de Québec " le quémandage, la mollesse physique et morale, le pessimisme s'évalent beaucoup plus fréquemment au jour que la fierté, le caractère et l'énergie."

Non, certes, cela n'est point. Et nous invitons le fils de l'auteur aimé de Jean Rivard à jeter un regard en arrière dans cette histoire des Canadiens-français que son oncle, M. Sulte, a écrite dans un temps où la manie anglaise n'était pas rigoureusement de mode. Il constatera que le petit peuple de 60,000 pauvres colons est devenu, après une période de cent et quelques années, une nation parfaitement autonome de 2,000,000 d'individus assez fiers, assez vigoureux et assez énergiques pour avoir su conserver leur langue, leur religion, leurs lois ; défricher et coloniser des régions aussi grandes que la France entière, et pourquoi ne pas le dire : repousser pacifiquement et poliment les colons Anglais qui s'étaient emparés des vastes Cantons de l'Est. Notons encore que le commerce de gros à Québec est presque exclusivement aux mains des Canadiens-français ; à Montréal, le haut commerce, qui était, il y a à peine cinquante ans, l'apanage exclusif de l'Anglais, est maintenant abordé par un très grand nombre de nos nationaux. Il en est de même des manufactures, scieries, chemins de fer dans le reste de la province.

Sachons reconnaître nos défauts, empruntons aux nations qui nous entourent ce qui nous manque, mais restons ce que nous sommes : un peuple vaillant et généreux qui se souvient de ses origines françaises et qui préfère les défauts du système communautaire aux vices de l'individualisme.

En terminant, nous soumettons à M. Gérin, qui comme son maître M. Demolins ne rêve qu'aux Anglo-Saxons, cette terrible parole de M. Rocheblave, l'une des plus fortes têtes de l'Université de Paris : " L'individualisme à outrance n'est que le masque de l'égoïsme le plus étroit, et l'égoïsme est l'ennemi de tout perfectionnement social ".

C.-J. MAGNAN.

DOCUMENTS OFFICIELS

DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

I.—NOMINATIONS

Nominations de commissaires d'écoles

Il a plu à son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, le 15 novembre dernier (1897), de faire les nominations suivantes, savoir :

Huntingdon, Saint-Romain-d'Henningford : Révd M. François-Xavier Goyette, en remplacement du Révd Jean-A. Ducharme, qui a quitté cette paroisse.

Saguenay, Rivière-aux-Canards : M. Flavien Bouliane, en remplacement de M. Gabriel Bouliane, absent de la municipalité.

Témiscouata : M. Hubert Morin, en remplacement de M. J.-A. Lavigne, démissionnaire.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, le 4 mars dernier (1897), de nommer M. Adélaré Lamontagne, commissaire d'écoles pour la municipalité de Saint-Didace, comté de Maskinongé, en remplacement de M. Joseph Marcell, absent.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, le 17 novembre dernier (1897), de faire les nominations suivantes, savoir :

Dorchester, Saint-Abdon : M. Bélonie Bisson, en remplacement de M. Hubert Vachon, dont le terme d'office est expiré.

P paroisse de Rimouski : M. le chanoine A.-D. Vézina, curé de Rimouski, en remplacement du Révd M. Luc Rouleau, qui a quitté la municipalité.

Ville de Rimouski : M. le chanoine Vézina, en remplacement du Révd M. Luc Rouleau, qui a quitté la municipalité.

Nominations de syndics d'écoles

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, le 3 décembre dernier (1897), de nommer le Révd M.-B.-S.-T. Marriott, syndic d'écoles pour la municipalité dissidente de Chambly, comté de Chambly.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, le 24 novembre dernier (1897), de nommer M. David Nail, syndic d'écoles pour la municipalité scolaire de Wendover et Simpson, comté de Drummond.

II.—ARRÊTÉS MINISTÉRIELS

Érections de municipalités scolaires

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 17 novembre dernier (1897), de détacher de la municipalité scolaire de la " Côte Saint-Michel, " comté d'Hochelaga, le village de " Villeray " et Périger en municipalité scolaire distincte, avec les mêmes limites qui lui sont assignées par la proclamation du 30 octobre 1896.

Cette érection ne devra prendre effet que le premier juillet prochain (1898).

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 11 novembre dernier (1897), de détacher de la municipalité scolaire de Sainte-Louise, comté de l'Islet, les numéros suivants du cadastre Sainte-Louise, savoir : les numéros 64, 67 et 69, et les annexer pour les fins scolaires à la municipalité de " Saint-Aubert ", dans le même comté.

Cette annexion ne devra prendre effet que le 1er juillet prochain (1898).

Délimitations de municipalités scolaires

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 24 novembre dernier (1897), de détacher de la municipalité de Saint-Jacques-le-Mineur, comté de Laprairie, le lot No 1, du cadastre officiel de Saint-Jacques-le-Mineur, et l'annexer, pour les fins scolaires, à la paroisse de Saint-Philippe, dans le même comté.

Cette annexion ne prendra effet que le 1er juillet prochain (1898).

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 19 novembre courant (1897), de détacher de la municipalité de Saint-Ignace-de-Missisquoi, les lots suivants du cadastre, savoir : Nos 1446, 1447, 1448, 1449, 1450, 1451, 1452, 1453, 1454, 1456, 1457, 1459 et 1462, et les annexer, pour les fins scolaires, à la municipalité de Notre-Dame-des-Anges-de-Stanbridge, comté de Missisquoi.

Cette annexion ne devra prendre effet que le 1er juillet prochain (1898).

Un bureau central d'examineurs pour les candidats catholiques aux brevets d'école primaire vient d'être établi à Québec. Le premier février nous publierons les noms des membres qui font partie de ce bureau.

CORRESPONDANCE

DÉPARTEMENT DES TERRES, FORÊTS ET PÊCHERIES

Cabinet du ministre

Québec, 5 décembre 1897.

Monsieur C.-J. MAGNAN,

Rédacteur de *l'Enseignement primaire*,

Québec.

Mon cher monsieur MAGNAN,

Tous mes remerciements pour l'envoi d'un exemplaire de votre journal *l'Enseignement primaire*, et toutes mes félicitations sur les grandes améliorations que vous lui avez fait subir. Je constate avec plaisir que cette revue prospère de plus en plus, grâce à vos efforts et à votre dévouement, pour l'œuvre sacrée de l'éducation. Je lui souhaite de nouveaux succès afin que dans l'avenir elle continue à rendre des services comme elle l'a fait jusqu'à ce jour.

l'Enseignement primaire réalise à mes yeux le véritable type du journal pédagogique absolument nécessaire à la saine amélioration de nos écoles primaires.

Depuis de nombreuses années, vous luttez vaillamment en faveur de la grande et noble cause de l'instruction populaire. Aujourd'hui, la presse de notre province vous rend un hommage bien mérité, et vos confrères dans l'enseignement, tant congréganistes que laïques, vous accordent une confiance propre à soutenir votre courage au milieu de la lutte.

Vous dites quelque part dans votre programme : " L'œuvre de l'enseignement élémentaire nous apparaît comme le moyen le plus propre à assurer la fin que la Providence réserve à la race française en Amérique ", voilà absolument la vraie manière de résoudre notre problème national.

Continuez votre œuvre avec courage, monsieur le professeur, et soyez certain que le succès ne peut manquer de couronner vos efforts.

Veuillez me croire,

Cher monsieur le professeur,

Votre tout dévoué,

S.-N. PARENT.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Cabinet du Surintendant

Québec, 2 décembre 1897.

Monsieur C.-J. MAGNAN,

Rédacteur en chef de

l'Enseignement primaire.

Cher Monsieur,

J'ai reçu le numéro de décembre de *l'Enseignement primaire* et constate avec plaisir la transformation heureuse que vous avez fait subir à votre journal.

J'ai lu avec intérêt les articles de fonds qu'il contient et je vous félicite cordialement sur votre esprit d'initiative, votre dévouement inaltérable à la grande cause de l'éducation et surtout sur le sens chrétien qui vous anime.

Votre journal, j'en ai la conviction, sera digne du corps enseignant catholique de la province et aura une influence salutaire au sein de notre population.

Je vous souhaite succès et prospérité.

Votre bien dévoué,

BOUCHER DE LABRÈRE.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Québec, 1er décembre 1897.

M. C.-J. MAGNAN,

Rédacteur en chef de

l'Enseignement primaire.

Cher monsieur.

Depuis sa fondation, *l'Enseignement primaire* a rendu de grands services à la cause de l'éducation, parce qu'il s'est toujours efforcé d'être un journal d'enseignement pratique, ce que savent parfaitement les institutrices et les instituteurs qui ont eu l'avantage de le recevoir et de s'en servir dans leurs classes. S'il mérite des éloges pour le bien qu'il a fait jusqu'ici, que ne doit-on pas en attendre sous sa nouvelle direction ? Permettez-moi de vous offrir mes plus sincères félicitations pour les améliorations considérables que vous venez de faire subir à la revue pédagogique dont vous êtes maintenant le directeur-proprétaire. Avec ses anciens collaborateurs et les nouveaux que vous avez su y adjoindre, tous dans l'enseignement actif, votre journal rendra des services de plus en plus signalés, et j'ai confiance qu'il recevra tout l'encouragement qu'il mérite à si juste titre.

L'Enseignement primaire devrait se trouver dans chacune de nos écoles, et je souhaite qu'avec l'aide du gouvernement et l'encouragement des autorités scolaires locales, vous puissiez être en état de l'adresser à tous les titulaires de nos écoles primaires: ce serait un des moyens les plus efficaces de les faire progresser.

Agréez de nouveau mes félicitations pour votre esprit d'entreprise et votre dévouement à la cause de l'éducation, et croyez-moi,

Cher monsieur,

Votre bien dévoué,

J.-N. MILLER.

Officier spécial au dépt de l'Inst. publique.

Québec, 2 décembre 1897.

Mon cher monsieur MAGNAN,

Vous avez droit aux plus vives et aux plus chaleureuses félicitations. Votre *Enseignement primaire* est la meilleure revue pédagogique qui ait jamais été publiée dans le pays. Le fascicule—qui est à lui seul un volume—est admirablement agencé, et je l'ai parcouru, pour ma part, avec le plus vif intérêt.

J'ai été assez longtemps dans le journalisme pour savoir ce que coûte de travail une œuvre du genre de celle que vous dirigez avec autant de tact que de talent. Vos nobles et généreux efforts seront, j'ose l'espérer, largement récompensés par les sympathies publiques. En tous cas, agréez les vœux sincères que je fais volontiers pour le succès de votre estimable revue.

Bien à vous,

EUGÈNE ROUILLARD,

(Ancien publiciste)

Nous regrettons de ne pouvoir donner que des extraits de quelques unes des nombreuses lettres que nous avons reçues:

M. LE GRAND VICAIRE LECLERC, MALBAIS :

“ J'ai reçu le 1er numéro de *l'Enseignement primaire*: nouvelle toilette, transformation complète, agréez mes félicitations. J'inclus une piastre pour mon abonnement et vais travailler à vous trouver des souscripteurs... je voudrais avoir les moyens de soutenir cette revue à moi seul ”.

M. L'ABBÉ E. DELAMARRE, ptre, SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI :

“ Nous continuons notre abonnement d'autant plus volontiers que nous apprécions hautement les sacrifices que vous vous imposez actuellement pour faire de votre revue une publication de premier ordre.

Ce dont je vous félicite sincèrement ”.

R. P. BILLIAU, PROC. SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ :

“ Les Pères de Sainte-Anne vous souhaite plein succès ”.

M. L'ABBÉ E. PELLETIER, SÉM. DE SAINT-HYACINTHE :

“ Cette publication est destinée à faire beaucoup de bien et nous espérons qu'elle recevra tout l'encouragement qu'elle mérite ”.

COLLÈGE DE SAINT-AIMÉ, FRÈRE ALEXIS, C. S. C., SUP. :

“ Votre revue me paraît tout à fait utile aux professeurs soucieux de l'importance du rôle qu'ils sont appelés à remplir auprès de l'enfance chrétienne ”.

INSTITUTION DES SOURDS-MUETS, MONTRÉAL :

“ Je souscris avec plaisir à votre excellent journal dont nous ne saurions plus nous passer.—Bien à vous avec respect,—F. ALF. BÉLANGER, Dir. C. S. V.”

ACADÉMIE SAINT-JEAN-BAPTISTE, MONTRÉAL :

“ Cette publication devrait être encouragée par tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de l'éducation ; elle sera d'un grand secours à nos professeurs.—F. J. JALBERT, Dir.”

GRAND SÉMINAIRE, MONTRÉAL :

“ Je suis heureux de m'abonner à votre revue et par là d'encourager une œuvre canadienne qui, du reste, se recommande elle-même.—Abbé A. NEVEU, ptre.”

COLLÈGE COMMERCIAL DE BERTHIERVILLE, F.-L.-A. LEVASSEUR, DIR. :

“ J'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus un dollar en paiement d'une année d'abonnement à votre intéressante et très utile revue : l'*Enseignement primaire* ”.

CONGRÉGATION DE SAINTE-CROIX—MAISON PROVINCIALE DU CANADA, MONTRÉAL :

“ ...Ainsi, vous pouvez le constater, je m'intéresse à votre revue. Bien que l'*Enseignement primaire* ait rendu, depuis sa fondation, des services réels à la classe enseignante, aujourd'hui son importance a doublé avec son format. Permettez-moi de vous féliciter bien cordialement de votre dévouement à la cause de l'éducation primaire. Ce sont des plumes comme la vôtre qu'il faut pour améliorer notre système scolaire. Elle s'est déjà signalée, votre plume, et, maintenant qu'elle a une sphère d'action plus étendue, tout porte à croire qu'elle fera encore davantage dans la voie de l'amélioration. D'ailleurs, pour avoir une idée arrêtée sur votre publication, on n'a qu'à lire “ Notre Programme ”, dans le dernier numéro de votre revue. Il est incontestable que tout instituteur peut tirer de grands avantages à lire assidûment l'*Enseignement primaire* ”.

COLLÈGE DE JOLIETTE, R. P. BEAUDRY SUP. :

“ Vous pouvez me compter au nombre de vos lecteurs les plus assidus. Il fait bon voir des écrits sérieux...”

ACADÉMIE COMMERCIALE, QUÉBEC :

“ Par le courrier, je vous adresse mon abonnement pour l'*Enseignement primaire*. Avec mes souhaits pour le succès de cette œuvre, je demeure, etc.—FRÈRE ANDRÉ, Dir.”

ÉCOLE DES FRÈRES DE SAINT-HENRI :

" Nos souhaits de longue vie à vous d'abord, puis à votre *Revue* ".
 Bien à vous en N.-S.,

FR. HYACINTHE.

ÉVÊCHÉ DE RIMOUSKI, 6 DÉC. 1897 :

" Veuillez trouver \$1.00 sous ce pli pour un an d'abonnement à votre revue. Vous souhaitant courage et succès.

Je demeure, etc.,

L.-J. LANGIS, Ptre, V. G.,
 Supérieur du Séminaire."

SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE, 4 DÉC. 1897 :

" Vous trouverez ci-inclus une piastre pour mon abonnement à l'*Enseignement primaire*, auquel je souhaite ardemment les plus brillants succès.

Votre humble serviteur,

Jos.-G. Roy, ptre."

PETIT NOVICIAT DES FRÈRES DE SAINT-VINCENT DE PAUL, QUÉBEC :

" L'*Enseignement primaire* sera d'un grand intérêt pour ma petite communauté. Vous me ferez plaisir d'accepter mon abonnement en attendant que je puisse vous en procurer quelques autres.—P. DEGESNE, ptre, directeur."

COUVENT DU BON-PASTEUR, BIDDEFORD :

Nous avons trouvé votre *Enseignement primaire* si intéressant et indispensable au point de vue pédagogique, que je vous expédie sur le champ le prix de l'abonnement.

SR STE-VINCENCE, directrice des classes."

MONASTÈRE DES URSULINES, TROIS-RIVIÈRES :

" Recevez nos sincères félicitations pour le numéro de l'*Enseignement primaire* que vous nous avez adressé, et veuillez nous compter au nombre de vos abonnés.

Votre humble servante,

SR MARIE DE JÉSUS,
 Supérieure.

COUVENT DE SAINT-JOSEPH, SAINTE-VICTOIRE :

" Nous avons reçu avec plaisir, la première livraison de la nouvelle revue : l'*Enseignement primaire*.

Je suis heureuse de coopérer à cette œuvre si utile, et même je dirai : presque nécessaire au bon fonctionnement de l'école primaire.

Vous savez, d'ailleurs, toute l'importance que j'attache à ce journal, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour le propager. "

UN VÉNÉRABLE CURÉ DES CANTONS DE L'EST NOUS ÉCRIT :

" J'ai parcouru avec avidité la livraison de l'*Enseignement primaire* que vous m'avez fait adresser, et comme ami de l'éducation je souhaite à tous ceux qui s'intéressent à cette importante question de lire votre revue si instructive à plus d'un titre. Ceux surtout à qui cette lecture profitera sont certainement les instituteurs et les institutrices, et je ne com-

prends pas pourquoi nos gouvernants, qui se disent si bien disposés envers l'éducation et qui s'apitoient sur le sort des instituteurs, n'abonnent pas les maîtres et les maîtresses de chaque municipalité à l'*Enseignement primaire*, une revue que tout le monde aime".

Note du rédacteur.—Le temps n'est pas encore venu de reprocher à nos gouvernants de rester sourds aux demandes des instituteurs. Au contraire, nous espérons beaucoup!

UN DES CURÉS LES PLUS IMPORTANTS DU COMTÉ DE BAGOT, NOUS ÉCRIT :

" Il me semble que le gouvernement devrait prendre les moyens de faire parvenir votre Revue à toutes les institutrices du pays, comme il fait parvenir le journal d'agriculture aux membres des cercles agricoles".

Votre dévoué,

J.-U. C., ptre.

M. LE CURÉ DE SAINT-GERVAIS :

" Si mon humble appréciation valait quelque chose, je vous dirais que vous faites un beau, bon et utile travail, que vous méritez bien de l'Église et de la Patrie, et que votre œuvre, par conséquent, mérite le plus entier succès.

Votre tout dévoué serviteur,

CHS RICHARD, ptre".

M. LE CURÉ DE CALUMET, PONTIAC, 17 DÉC. 1897 :

" Cette revue est excellente. Le gouvernement devrait la faire parvenir à tous ceux et celles qui enseignent dans nos écoles.—G.-A. PICOTTE, ptre.

M. LE CURÉ DE SAINT-CLÉMENT, 14 DÉCEMBRE 1897 :

" J'ai lu votre revue avec un intérêt toujours croissant, de la première page à la dernière; et pas plus tard que dimanche prochain, je réunirai toutes les institutrices de ma paroisse pour leur conseiller de prendre un abonnement à l'*Enseignement primaire*.

L'autorité et la distinction de vos collaborateurs réguliers est un sûr garant de l'excellence de votre œuvre".

J'ai l'honneur d'être,

Votre bien dévoué serviteur,

JEAN-N. RUEST, ptre, curé.

MONSIEUR C.-J. MAGNAN,

Professeur à l'École normale Laval,

Québec.

Cher monsieur,

En arrivant chez moi de ma tournée de conférences pédagogiques, j'ai reçu le No de décembre de l'*Enseignement primaire*. Combien je regrette de ne pas l'avoir reçu avant mon départ, pour le montrer aux instituteurs et aux institutrices de mon district d'inspection et les engager à prendre un abonnement! Je voudrais le voir entre les mains de tous ceux qui veulent marcher de l'avant. A cette fin, je vous envoie le nom et l'adresse des titulaires des écoles de ma division, en vous autorisant à leur écrire que votre revue, sous sa nouvelle forme et sa nouvelle direction, est appelée à rendre des services très importants à la classe enseignante, et qu'il est de leur intérêt de la recevoir et de l'étudier avec toute l'attention dont elle est digne. Aussi j'exprime le désir de la voir dans chaque école, et je désire surtout qu'on y puise largement, non seulement la science pédagogique, mais les matériaux pour fournir aux élèves un travail intelligent et agréable à la fois. L'heureuse variété des articles qu'elle contient m'a surtout frappé. Je suis parfaitement certain qu'une institutrice qui lira régulièrement et avec attention l'*Enseignement primaire*, qui s'appliquera sérieusement à suivre les conseils et à mettre en pratique les leçons qu'il contient, ne tardera pas à se distinguer dans sa profession. Non seulement elle agrandira constamment le cercle de ses idées et de ses connaissances générales, mais elle acquerra,

l'expérience aidant, de saines connaissances professionnelles, qui lui rendra la tâche facile et agréable.

Sans m'en douter, je vous ai préparé ici le terrain pour que la lecture de votre publication produise le plus de bien possible ; et vous, vous me rendrez l'inestimable service de compléter et de continuer les leçons de pédagogie que je viens de donner. Je vous laisse donc le soin de communiquer directement avec le personnel de mon district, soit en envoyant des circulaires ou des numéros de votre journal. Dans tous les cas, vous pouvez vous servir de mon nom de la manière que vous jugerez à propos. Vous avez toute ma confiance, et je vous offre mes meilleurs vœux de succès et ma cordiale recommandation.

J'ai sous les yeux le texte de la conférence faite par M. Cloutier au congrès pédagogique de Montréal, il y a vingt ans ; j'en copie l'extrait suivant, qui est d'une actualité saisissante :

“ Une troisième mesure dont la nécessité s'impose serait d'aviser aux moyens de fournir aux institutrices actuellement en fonction, et qui n'ont pas eu l'avantage d'apprendre à enseigner, l'occasion de s'initier aux meilleures méthodes aujourd'hui en usage. A cet effet, on devrait instituer dans les campagnes des conférences pédagogiques... Mais ces conférences devraient avoir un caractère tout à fait pratique ; ce seraient plutôt des leçons données aux enfants devant les institutrices que des discussions dont elles ne tiraient aucun profit...”

Permettez-moi de vous dire en passant que j'ai suivi ce sage conseil. A chaque réunion, la première journée a été consacrée à l'enseignement *pratique*. J'ai donné moi-même une leçon de lecture à haute voix (avec explication grammaticale et littéraire) et une leçon d'arithmétique aux élèves de chaque année du cours élémentaire, qu'on avait fait venir dans ce but. Je trouvais qu'il était cent fois plus simple de donner une leçon que d'expliquer comment on la donne. Sachant que les écrits restent, tandis que les paroles volent, j'ai aussi dicté à mon auditoire un résumé de mes explications sur les différents sujets traités.

Nulle part les conférences ne sont mieux organisées qu'en Belgique, et jamais il n'y a de conférence sans leçons pratiques.

Mais, pardon, je m'oublie à parler de moi-même, continuons notre citation :

“ Les visites de l'inspecteur et une couple de conférences par année seraient insuffisantes pour familiariser des personnes qui n'ont jamais entendu parler de pédagogie, avec les bonnes méthodes ; mais si elles avaient l'occasion de lire dans le journal les mêmes choses qu'elles ont entendues de la bouche de l'inspecteur ou du conférencier ; si elles y trouvaient les mêmes leçons qu'elles ont vues donner devant elles, il leur serait facile alors de les assimiler et de les donner ensuite à leurs élèves avec profit.”

Si le temps me le permet, je serai heureux de vous envoyer quelques notes de temps en temps.

Votre bien dévoué,

B. LIPPENS,

Inspecteur d'écoles.

1217, rue de Montigny, Montréal.

NOTE DU RÉDACTEUR-EN CHEF.—La sympathie que M. l'inspecteur Lippens a la bonté d'accorder à l'*Enseignement primaire* nous est très sensible ; qu'il reçoive nos remerciements les plus sincères.

M. Lippens cite avec à propos une idée émise par M. Cloutier il y a vingt ans. Le fondateur de l'*Enseignement primaire* a semé bien d'autres idées qui sont en pratique aujourd'hui. Quand l'histoire de la pédagogie canadienne s'écrira, M. Cloutier y occupera une place d'honneur.

M. L'INSPECTEUR J.-P. NANTEL :

“ Vous trouverez sous ce pli un mandat d'argent d'une piastre, pour un an d'abonnement à votre excellent journal.

Mes félicitations et plein succès.

Votre humble serviteur,

J.-P. NANTEL, insp. d'écoles”.

ACADÉMIE COMMERCIALE CATHOLIQUE DE MONTRÉAL, 7 DÉCEMBRE 1897 :

“ Je dois vous féliciter, cher monsieur, sur les changements que vous avez fait subir à votre excellente revue ; elle ne peut manquer de marcher de progrès en progrès ; elle sera,

je n'en doute pas, le *vade mecum* de tous ceux et celles qui s'occupent d'enseignement—
Mes meilleurs souhaits pour les succès que vous avez droit d'en attendre”.

Cordialement à vous,

F.-X.-P. DEMERS.
Principal.

DANS UNE AUTRE LETTRE, M. DEMERS DIT :

“Veuillez croire, cher monsieur, que je ferai tout en mon pouvoir pour vous procurer de nouveaux abonnés; car je considère que c'est dans l'intérêt de tous, de travailler au succès d'une publication telle que la vôtre. Je sais bien que ce n'est pas l'intérêt personnel qui vous pousse à faire les sacrifices que vous vous imposez actuellement, mais bien la noble cause de l'instruction et de l'éducation des enfants de notre chère province. Voilà pourquoi je me permets de faire quelque peu de propagande.”

M^{lle} FLORE LANDRY, INST., A CARLETON :

Carleton (Nest), 13 déc. 1897.

“C'est une revue que j'aime beaucoup, elle m'est d'un grand secours dans la direction de ma classe, et j'espère bien qu'elle rend le même service à tous ceux qui y sont abonnés. J'y ai puisé de si bons conseils pédagogiques, que je pourrais à présent difficilement m'en passer.”

MERCI !

—A notre Ordinaire qui a eu la bonté de nous dire que l'œuvre de l'*Enseignement primaire* était agréable à son cœur d'évêque, deux fois merci !

—A tous nos confrères de la presse canadienne-française, et particulièrement à la *Semaine commerc. ale.*, au *Courrier du Canada*, au *Soleil*, à la *Vérité*, au *Naturaliste canadien*, à la *Minerve*, au *Trifluvium*, à l'*Impartial*, au *Convent*, à l'*Événement*, au *Monde canadien*, au *Pionnier*, au *Sténographe Canadien*, ainsi qu'aux autres journaux qui nous sont sympathiques et que nous n'avons pas occasion de lire, *merci*. Leurs bonnes paroles nous sont allées droit au cœur; elles ont affermi notre courage.

—Aux honorables personnages ecclésiastiques et politiques qui ont bien voulu, spontanément, nous écrire des lettres marquées au coin de la plus sincère bienveillance, toute notre reconnaissance est acquise. La démarche de l'honorable M. Parent, ministre des Travaux publics et maire de Québec, nous a été spécialement agréable. Il est assez rare, chez nous, de voir un homme d'Etat tendre la main à l'instituteur et lui dire: travaillons ensemble à la grande œuvre nationale, à l'œuvre de l'éducation bien comprise.

—Dans les pages précédentes, nous publions plusieurs extraits des lettres qu'un très grand nombre de dignitaires ecclésiastiques, de curés, de directeurs de maisons d'éducation, de supérieures de couvent, d'inspecteurs d'écoles, de principaux, d'instituteurs et d'institutrices laïques nous ont adressées depuis le 1er décembre dernier.

Tous ceux qui nous feront parvenir le montant de leur abonnement d'ici au 15 janvier 1898, recevront les deux livraisons de décembre et de janvier.

\$1.00! c'est peu pour une revue de 64 pages illustrées, variées, instructives et pratiques. Les personnes qui sont d'opinion que la transformation de l'*Enseignement primaire* arrive à point et que cette revue progressive et chrétienne a un rôle à jouer dans l'avenir, doivent nous aider à supporter le fardeau.—*AVIS*.

Nous offrons nos sympathies les plus sincères à notre vénérable confrère, M. U.-E. Archambault, directeur-général des Ecoles catholiques de Montréal, à l'occasion de la mort de son épouse, Madame Phélonise-Azilda Robitaille, décédée le 29 novembre 1897, à l'âge de 58 ans.